39074

BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

Théâtre moderne. — 2e Série.

LE

DOCTEUR NOIR

Drame en 7 actes

PAR MM. ANICET-BOURGEOIS ET DUMANOIR

REPRÉSENTÉ

POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 25 JUILLET 1846.

Prix : 60 centimes

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

des Œuvres d'Alexandre Dumas, format in-18 anglais

RUE VIVIENNE, 1

1846

BIBLIOTECA NAZIONALE

FORMAT IN-18 ANGLAIS.

Le Gant et l'Éventail, comédie-vaudeville en 3 actes . . .	» fr.	60 c.
La Baronne de Blignac, comédie-vaudeville en 1 acte. . .	»	50
L'Inventeur de la Poudre, vaudeville en 1 acte.	»	50
Le Château des Sept-Tours, drame en 5 actes	»	60
Sport et Turf, gentilhommerie en 2 actes.	»	60
Le Docteur Noir, drame en 7 actes.	»	60

1re SÉRIE, FORMAT GRAND IN-8.

Le Serpent sous l'herbe, vaudeville en 1 acte.	»	50
La Carotte d'Or, comédie-vaudeville en 1 acte.	»	50
Les Frères Dondaine, vaudeville en 1 acte	»	60
Juanita, comédie-vaudeville en 2 actes.	»	60
Philippe II, roi d'Espagne, drame en 5 actes, précédé de L'ÉTUDIANT D'ALCALA, prologue	»	60
L'Étoile du Berger, féerie en 14 tableaux	»	60
Le Trompette de M. le Prince, opéra-comique en 1 acte .	»	60
Le Petit-Fils, comédie-vaudeville en 1 acte.	»	50
Le Jardin d'Hiver, comédie-vaudeville en 1 acte.	»	50
Rocambolle le Bateleur, vaudeville en 2 actes.	»	50
Frisette, comédie-vaudeville en 1 acte.	»	50
Les Mousquetaires de la Reine, opéra-comique en 3 ac		
Gentil-Bernard ou l'ART D'AIMER, comédie-vaudevill 3 actes		--
Le Lait d'Anesse, comédie-vaudeville en 1 acte.	»	50
Le Roman comique, comédie-vaudeville en 3 actes. . . .	»	60
Un Mari qui se dérange, comédie-vaudeville en 2 actes . .	»	60
La Famille Poisson, comédie en 1 acte	»	60
La Mère de Famille, vaudeville en 1 acte	»	50
L'Enfant du Carnaval, vaudeville en 3 actes.	»	60
Don Juan, opéra en 5 actes.	1	»
Monsieur de Mangaillard, comédie en 1 acte	»	60
La Femme de mon mari, vaudeville en 2 actes	»	60
L'inconsolable, vaudeville en 3 actes.	»	60
Le Gamin de Londres, drame-vaudeville en 5 actes	»	60

La librairie MICHEL LÉVY FRÈRES prévient MM. les directeurs de théâtre de province et les amateurs d'anciennes pièces de théâtre, qu'elle possède dans ses magasins plus de 50,000 pièces de théâtre dans l'ancien format in-8, à très-bas prix.

Digitized by Google

LE

DOCTEUR NOIR

DRAME EN SEPT ACTES,

PAR MM. ANICET-BOURGEOIS ET DUMANOIR.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,
A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 30 JUILLET 1846.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

FABIEN (grand premier rôle). .	MM. FRÉDÉRICK-LEMAITRE.
LE CHEVALIER DE SAINTE-LUCE (jeune premier). . .	PERRIN.
BARBANTANE (financier). . .	MOESSARD.
ANDRÉ (2e jeune premier). . .	LINVILLE.
BRIQUET (deuxième comique) .	TOURNAN.
CHRISTIAN	A. ALBERT.
ROGER.	DECHAMPT.
UN NOTAIRE.	MULLIN.
UN INTENDANT.	VISSOT.
JEAN. . . . . / UN GARDE FRANÇAISE . .	POTONNIER.
DOMINIQUE	NÉRAUT.
UN GUICHETIER	SAINT-AMAND
UN AIDE GUICHETIER . . .	COTTI.
UN HOMME DU PEUPLE . .	MARCHAND.
UN DOMESTIQUE	LECLÈRE.
Mme LA MARQUISE DE LA REYNERIE (mère noble) . .	Mmes CHARTON.
PAULINE DE LA REYNERIE (jeune premier rôle)	CLARISSE.
AURÉLIE DE KÉRADEUC (grande coquette).	GRAVE.
LIA (jeune première)	DHARVILLE.

Officiers de marine, Habitans de la colonie, Nègres, Négresses, Contrebandiers, Matelots. — Personnage de cour, Hommes et Femmes, Domestiques, Gardes françaises, Hommes du peuple, Paysans bretons, etc.

Pendant les quatre premiers actes à Bourbon; aux cinquième et sixième actes à Paris; au septième acte en Bretagne.

ACTE PREMIER.

(A l'habitation de la Reynerie. Grand salon ouvrant sur un jardin. Trois grandes arcades au fond. Porte à droite et à gauche du premier plan. Au deuxième plan, à gauche, une grande fenêtre avec balcon. Meuble en bambou. A gauche, à l'avant-scène, un canapé. A droite, près de la porte, un petit thermomètre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER DE SAINTE-LUCE, LA COMTESSE AURÉLIE DE KERADEUC.

AURÉLIE, *à des laquais et à plusieurs nègres qui se tiennent au fond.* Que tous mes ordres soient fidèlement exécutés... N'oubliez pas que je suis pendant cette journée de fête grande maîtresse des cérémonies... Allez. (*Les valets et les nègres sortent. — à Sainte-Luce*) Eh bien! chevalier, est-ce ainsi que vous me venez en aide? que faites-vous là, mon cher et aimé frère?

SAINTE-LUCE (*assis sur le canapé à gauche et s'éventant.*) J'ai chaud, et je m'évente...

AURÉLIE.

Noble exercice pour un lieutenant des vaisseaux du roi.

SAINTE-LUCE.

Ma foi, c'est le seul auquel j'ai la force de me livrer, depuis six mois que je respire... ou plutôt que je ne respire plus... dans cette contrée tropicale... sous cette zone torride... enfin, sur cette terre calcinée de l'île Bourbon, où Sa Majesté m'a exilé... en m'infligeant pour châtiment cent cinquante degrés de chaleur... (*Il se lève.*)

AURÉLIE (*riant.*)

Allons... voici un thermomètre de notre savant Réaumur, qui n'indique que quarante degrés...

SAINTE-LUCE (*passant à droite.*)

C'est un petit thermomètre... il ne sait ce qu'il dit... il fait ce qu'il peut...

AURÉLIE.

Voyons, chevalier, tâchez de triompher de votre nonchalance... au moins aujourd'hui... Vous savez que nous allons célébrer la

NOTA. — MM. les directeurs de province qui ont monté *les Mousquetaires*, pourront très facilement se servir de la dernière décoration de cet ouvrage pour la mise en scène du troisième acte du *Docteur Noir*. — Les costumes des quatre premiers actes sont ceux des colonies de 1788; les costumes des cinquième et sixièmes actes sont ceux de Paris en 1789; enfin les costumes du septième acte sont les costumes bretons en 1793.»

fête de notre jeune cousine... Vous savez aussi que Mlle Pauline de la Reynerie est la perle de la colonie... que de plus c'est une perle entourée de diamans... Songez à cette immense habitation de la Reynerie, à ce domaine presque royal, peuplé de douze cents esclaves... à peu près autant de sujets... (*riant*) que vous avez de créanciers... et tout cela peut être à vous, en échange des trois choses que ces Messieurs vous ont laissées, les seules qui fussent insaisissables... votre nom, votre titre et votre bonne mine...

SAINTE-LUCE.

Eh bien! qui s'oppose à ce mariage?... quels rivaux, quels concurrens ai-je à redouter?.. seraient-ce les habitans de l'île Bourbon, si lourds, si épais, si ridicules, dont... (*s'interrompant*) dont voici, à point nommé, un échantillon... Tenez, chère sœur, regardez ce qui va sortir de cette chaise...

AURÉLIE.

M. Barbantane.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BARBANTANE.

Barbantane arrive dans une chaise à porteurs, soutenue par quatre nègres. Deux autres nègres suivent tenant chacun un énorme bouquet. Barbantane sort de la chaise en grande toilette, les nègres portant les bouquets se placent de chaque côté de la porte du fond.

BARBANTANE, *aux deux nègres.*

Demeurez-là, immobiles, ce bouquet à la main, et ne vous permettez, sous aucun prétexte, de respirer ces fleurs...

AURÉLIE, *riant, et imitant son ton.*

Tel est le bon plaisir... de Monsieur Barbantane...

BARBANTANE, *s'avançant.*

Madame la comtesse de Kéradeuc! quelle bonne fortune!... Monsieur le chevalier de Sainte-Luce!... (*A part.*) Mon rival m'a devancé!... (*A Aurélie.*) Je n'aperçois pas M. le gouverneur?...

AURÉLIE.

Mon mari est resté à l'hôtel du gouvernement... mais j'ai fait inviter son état-major... et ces Messieurs parcourent le jardin avec la marquise et Pauline .. l'héroïne de la fête...

BARBANTANE, *montrant le bouquet.*

A qui je viens, à mon tour, présenter mon hommage.

SAINTE-LUCE, *riant.*

Un hommage de forte dimension, mon cher...

BARBANTANE.

J'ai voulu des fleurs fraîches...

SAINTE-LUCE.

Comme elle.

BARBANTANE.

Oui... et un bouquet, gros...

SAINTE-LUCE.

Comme vous...

BARBANTANE, *piqué.*

Comme ma fortune, chevalier! je n'ai peut-être pas les airs élégans de Trianon... Mais j'ai, ne vous déplaise, huit cents têtes d'esclaves, et quand un laquais de M. le gouverneur me tient l'étrier, je lui donne un négrillon pour boire (*il passe à gauche*).

SAINTE-LUCE.

Je n'ai pas de cette monnaie-là.

AURÉLIE, *se trouvant au milieu.*

Ne parlez donc pas de ça, mon cher Monsieur Barbantane... Laissez aux traitans et aux maltôtiers la fatuité de l'argent... Dites plutôt que vous avez un beau et splendide pays dont je raffole!

BARBANTANE.

Vrai?...

AURÉLIE.

Et cependant, quand mon mari a été nommé gouverneur de l'île Bourbon, j'ai failli en mourir. Je m'attendais à vivre sur un rocher aride, au milieu de sauvages, de cannibales... que sais-je?

BARBANTANE, *avec reproche.*

Ah!...

AURÉLIE.

Je suis venue... j'ai vu... et je suis ravie, enchantée... Tout ce qui frappe mes yeux est si nouveau pour moi... Quel contraste entre l'île Bourbon et Versailles!... entre cette population de toutes les nuances et les petits mousquetaires, les fringans abbés qui donnaient des sucreries à mon carlin!.. Ce n'est peut-être pas mieux... mais c'est différent... ça me change... et j'adore le changement!... (*Elle remonte au fond, et examine les bouquets que portent les nègres.*)

BARBANTANE, *à part.*

C'est rassurant pour M. le gouverneur! (*Haut.*) Et vous, chevalier, comment trouvez-vous notre pays?

SAINTE-LUCE.

Chaud!... infiniment trop chaud!

BARBANTANE.

Pourquoi, diable! y êtes-vous venu?

SAINTE-LUCE.

Eh! ventrebleu!... je n'y suis pas venu tout seul... on m'y a envoyé... (*Riant.*) Il paraît que j'avais... complété un pauvre diable de mari, qu'il vint me surprendre, escorté d'un commissaire, flanqué d'un exempt... On prétend que je malmenai le commissaire et que je passai un peu mon épée à travers le corps de l'exempt... Je ne sais pas... c'est possible... Bref, le roi pensa qu'il était convenable de m'exiler... Et le ministre, dont j'étais un peu parent... par les femmes... me fit embarquer comme lieutenant de vaisseau, quoique je n'eusse jamais vu la mer... Mais, dans notre famille, on est amiral de naissance... Nous allions à Bourbon... c'était charmant!... Ma sœur y était déjà... et je venais

de lire le roman tout nouveau du petit Bernardin de Saint-Pierre... mais je ne comptais pas sur la chaleur... Bernardin de Saint-Pierre ne m'avait pas prévenu !... Et maintenant, voyez-vous, je me sauverais à la nage, et je m'en irais, toujours nageant, prier le roi de commuer, en ma faveur, l'île Bourbon en Bastille... (*soupirant.*) sans une chaîne nouvelle... une chaîne de fleurs... qui me retient captif sur ce rivage.

BARBANTANE, *à part.*

Mlle de la Reynerie, c'est clair... (*Haut.*) Vous songez au mariage, chevalier?... moi aussi... et j'espère vous donner à la Reynerie une fête plus belle encore que celle d'aujourd'hui...

SAINTE-LUCE.

A la Reynerie?...

AURÉLIE, *qui est redescendue.*

Vraiment... c'est Pauline?...

BARBANTANE.

Que je convoite... oui; nos habitations se touchent... non cannes sont limitrophes.. ce sera un mariage de voisinage... Et quant à mes concurrens, je jure de les écraser...

SAINTE-LUCE, *s'éloignant.*

Diable!... Il faut se garer!

AURÉLIE.

Cependant, mon cher Barbantane, votre âge...

BARBANTANE, *avec fatuité.*

Ah! il est vrai que j'approche de la quarantaine...

SAINTE-LUCE.

Vous m'étonnez... Je croyais que vous vous en éloigniez tous les jours.

BARBANTANE, *avec hauteur.*

Chevalier!...

AURÉLIE.

Messieurs!... Messieurs!... la marquise!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA MARQUISE, PAULINE, OFFICIERS DE MARINE, MATELOTS, etc.

Des matelots arrivant de la droite se placent au fond, dans le jardin, en présentant des fleurs à Pauline qui vient de la gauche avec la marquise et suivie de plusieurs officiers de marine.

LA MARQUISE, *aux officiers de marine qui entrent après elle dans le salon.*

Messieurs, ma fille vous remercie de votre bon et gracieux souvenir.

PAULINE, *aux matelots qui se tiennent au fond.*

Merci, mes bons amis. . merci!... (*Elle entre dans le salon la dernière et tenant la droite.*)

BARBANTANE, *lui montrant le bouquet*

Mademoiselle de la Reynerie daignera-t-elle accepter...

PAULINE, *saluant.*

Monsieur...

AMÉLIE, *entre la marquise et Pauline.*

Vraiment, Pauline, jamais je ne t'ai vue aussi rêveuse... Toi, l'héroïne de la fête... toi, que nous voulons entourer de plaisirs...

LA MARQUISE.

En effet...

PAULINE, *un peu distraite.*

C'est peut-être pour cela, ma bonne Aurélie... une fête, des plaisirs... ici... tandis qu'à quelques lieues, dans l'autre partie de l'île... on souffre et l'on meurt...

LA MARQUISE *avec impatience.*

Quelle idée!...

SAINTE LUCE.

De grâce, Mademoiselle, dissipez ces sombres pensées... (*Bas à Barbantane.*) Au fait, elle a raison... on ne meurt pas mal, là bas...

BARBANTANE, *de même.*

On meurt beaucoup. (*Pauline et Aurélie vont s'asseoir à gauche.*)

LA MARQUISE, *les suivant et restant debout.*

Rassurez-vous, Pauline... grâce à Dieu, cette terrible épidémie... cette maladie indéfinissable, sans nom, qui, depuis un mois, fait de si affreux ravages dans la colonie... a jusqu'à présent épargné nos quartiers...

BARBANTANE.

Et continuera à les épargner... j'y tiens... j'y tiens infiniment... (*à part*) pour moi et mes huit cents têtes de nègres...

AURÉLIE.

Et d'ailleurs, les derniers rapports adressés au gouverneur sont plus tranquillisans.

BARBANTANE.

Certainement... il n'y a plus que quelques retardataires qui meurent encore... et par la faute des médecins!... des maladroits qui n'ont jamais rien compris à la nouvelle maladie...

SAINTE-LUCE.

Eh! que diable peuvent faire les médecins contre un mal qui saisit, frappe et tue, sans qu'on ait le temps de se mettre en garde!...

AURÉLIE *vivement.*

Un seul, dit-on... un seul a sauvé tous les malades qu'il a secourus!... (*avec intérêt*) un homme... chez qui le génie de la médecine ... une sorte de science innée a suppléé aux études et aux travaux...

LA MARQUISE, *avec dédain.*

Ah! oui, je sais .. Fabien le mulâtre...

PAULINE.

Fabien!

BARBANTANE.

Qu'ils ont surnommé le docteur noir.

LA MARQUISE, *tenant le milieu de la scène.*

Un ancien esclave de M. de la Reynerie, affranchi par son maître, à qui il avait eu le bonheur de sauver la vie en se jetant au-devant d'un cheval fougueux.

PAULINE, *sur le canapé.*

Oh! je m'en souviendrai toujours!... quoique je fusse bien jeune alors... Je vois encore mon père à demi renversé, le pauvre Fabien foulé aux pieds du cheval...

LA MARQUISE.

Je lui jetai une bourse pleine d'or.

PAULINE.

Qu'il ne vit pas, ma mère!... Il pressait sur ses lèvres la main qu'avait daigné lui tendre mon père... main généreuse qui lui jetait sa liberté...

LA MARQUISE.

Sa liberté!... Ces gens-là savent-ils qu'en faire?... Et comme il lui fallait un nouveau maître, il se mit au service d'un ancien médecin du pays...

AURÉLIE, *se levant et allant à la marquise.*

Eh! mais... c'est cela!... affaire de vocation, ma tante! Il allait chercher là les premières notions de son art... Ce n'était pas un maître qu'il voulait, mais un professeur... En vérité, j'admire et j'aime ce Fabien, sans le connaître. (*Pauline se lève et va à Aurélie.*)

BARBANTANE.

Oh! Madame, pardon, mais ce Fabien est... homme de couleur.

AURÉLIE.

Oui, je sais... (*gaîment.*) Il est mulâtre! Eh! bien, tant mieux, c'est plus original... c'est plus gentil!...

LA MARQUISE, *sévèrement.*

Ma nièce! permettez-moi de vous arrêter... Vous parlez bien légèrement de choses qui, pour nous, sont graves et sérieuses... Née en France, nouvelle parmi nous, vous ignorez encore nos mœurs, nos sentimens... Vous pourriez d'un seul mot, et à votre insu, blesser d'ombrageuses susceptibilités qui règnent dans ce pays... Préjugé, si vous voulez... mais préjugé inflexible, implacable... qui n'admet ni discussion ni raisonnement... Cet orgueil de race est en nous, dans nos veines, et il n'en sortirait qu'avec la dernière goutte de notre sang! Ma nièce, il y a cinquante ans, une noble demoiselle de la famille de Soligny s'éprit d'amour... Ah! j'en frémis d'horreur!... pour un de ses esclaves... Le vieux comte de Soligny la fit mettre à genoux devant lui, lui ordonna de demander pardon à Dieu... et la frappa de son épée.....

AURÉLIE, *avec terreur.*

Ah! c'est affreux!...

LA MARQUISE, *avec ironie.*

Ma nièce, vous qui venez de France... y connaissez-vous beaucoup de filles de bonne maison qui aient épousé leurs laquais?...

AURÉLIE, *avec mépris.*

Oh! ma tante...

LA MARQUISE.

Préjugé pour préjugé, mon enfant. (*Elle remonte ainsi que Pauline et Aurélie.*)

BARBANTANE.

Très-bien! c'est cela!.. et ce Fabien, en dépit de ses cures merveilleuses, est resté le médecin de ses semblables... des nègres... N'avait-il pas juré de sauver ma vieille cousine, qui était à toute extrémité? et il l'aurait sauvée!.. Elle aima mieux mourir!.. c'est beau! c'est grand! c'est héroïque! (*A Sainte-Luce.*) Oui, chevalier, ma cousine est morte, et elle a bien fait!

SAINTE-LUCE.

Vous en héritez, je crois?

BARBANTANE, *passant à gauche.*

Oui, une habitation superbe!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LIA.

LIA, *accourant du fond à gauche.*

Mademoiselle! Mademoiselle! (*S'arrêtant à la vue de la marquise.*) Ah! pardon!

SAINTE-LUCE.

Eh! tenez, voici quelqu'un qui peut nous parler du docteur noir.

PAULINE, *avec bonté, la prenant par la main.*

C'est Lia, Messieurs, ma sœur de lait!..

SAINTE-LUCE.

Dis, mon enfant, tu le connais, n'est-ce pas, ce Fabien?

LIA.

Si je le connais! lui qui a sauvé tant de malheureux, que tous les autres médecins avaient condamnés... Et dam! c'est tout simple, c'étaient de vieux médecins, très laids... tandis que Fabien est jeune et beau, lui!

SAINTE-LUCE, *vivement.*

Je devine! Lia est amoureuse du docteur!

LIA.

Moi? oh! non! s'il était blanc, à la bonne heure!.. mais un mulâtre!

SAINTE-LUCE, *riant aux éclats, ainsi que Barbantane.*

Ah! ah! ah! d'honneur, c'est charmant! la mulâtresse a aussi des préjugés!

LA MARQUISE.

Qui t'amenait, Lia?

LIA.

Je venais, Madame la Marquise, annoncer à Mademoiselle, que

Digitized by Google

les musiciens de la marine sont là, sous les fenêtres... et qu'ils n'attendent que votre permission...

BARBANTANE, *à Pauline.*

Pour vous offrir une sérénade.

PAULINE.

Oh! de tout mon cœur! (*Elle fait signe à Lia qui va à la fenêtre et agite son mouchoir; les musiciens commencent aussitôt.*)

LA MARQUISE, *aux invités.*

Messieurs (*Ils remontent près de la fenêtre.*)

AURÉLIE, *arrêtant la marquise.*

Pardon .. ma tante!... (*Barbantane redescend à gauche et écoute.*)

LA MARQUISE

Qu'est-ce donc?

AURÉLIE, *pendant la musique.*

Vous m'avez tellement effrayée, que... je me hâte de vous faire un aveu...

LA MARQUISE.

Un aveu?...

AURÉLIE.

Mon Dieu, oui... je mourais d'envie de voir, de connaître ce docteur noir... cet Hippocrate de couleur, qui a deviné la médecine .. Ne voulant pas devenir malade tout exprès pour cela .. et chargée par vous, ma tante, de faire partir les lettres d'invitation pour cette fête .. j'avoue... que... j'en ai... adressé une à M. Fabien.

BARBANTANE, LA MARQUISE.

Qu'entends-je!

LA MARQUISE, *courroucée.*

Lui!... Fabien!... ce mulâtre!... un ancien esclave!.. (*A Barbantane, et se calmant.* Oh! non, rassurez-vous... Monsieur, ce serait trop d'audace et d'insolence!... Il ne viendra pas!...

PAULINE, *qui était sur le balcon, pousse un cri, et la musique s'arrête brusquement.*

Ah!

TOUS, *vivement.*

Qu'y a-t-il?

PAULINE, *très émue.*

Vous n'avez pas vu!... cet homme!... ce matelot!... qui a pâli tout-à-coup... il a chancelé!... et on l'emporte... qu'est-ce donc?

SAINTE-LUCE, *vivement.*

La chaleur!... c'est la chaleur qui l'a suffoqué!...

BARBANTANE, *troublé.*

Certainement!... certainement!... Le fléau ne serait pas assez impertinent pour venir troubler une si délicieuse fête... (*A part.*) Si c'était cela, pourtant... Je suis inquiet!..,

UN VALET, *entrant de gauche.*

Madame, un officier de marine qui arrive de France, a, dit-il, un message important pour Madame la marquise.

LA MARQUISE.

Un message de France!... Où est cet officier?

LE VALET.

Il attend Madame la marquise dans le salon bleu. (*Il sort.*)

SAINTE-LUCE *reconduisant la marquise à gauche.*

Hâtez-vous, ma belle tante, de vous débarrasser de cet importun. (*Revenant aux officiers qui sont à droite.*) Messieurs, voici l'heure à laquelle vont arriver nos charmantes créoles... il serait convenable, je crois, d'aller au devant d'elles et de leur offrir la main.

BARBANTANE.

Ce serait très galant, je vais donner l'exemple.

(*Sainte-Luce, après avoir échangé un signe d'intelligence avec sa sœur, sort avec les officiers et Barbantane.*)

SCÈNE V.

PAULINE, AURÉLIE.

AURÉLIE, *lui prenant la main et la ramenant.*

Deux mots, je t'en prie... chère cousine... Un jour de fête doit porter bonheur à tout le monde... et j'en profite pour m'acquitter d'un grave mandat, dont le succès me tient au cœur...

PAULINE, *souriant.*

Parlez, Madame l'ambassadrice.

AURÉLIE.

Et d'abord, une question... Aimes-tu quelqu'un?...

PAULINE.

Personne.

AURÉLIE.

Il n'est pas, dans ce pays, un beau jeune homme (il faut toujours le supposer ainsi) dont l'arrivée te trouble, dont le départ t'attriste?... et dont l'absence te fait rêver?

PAULINE.

Non.

AURÉLIE.

Vraiment... c'est à merveille!... c'est ainsi que je te voulais... Donc, si un gentilhomme, jeune, brave, portant un beau nom, ne manquant enfin que... de ce qui fait le seul mérite de M. de Barbantane, s'offrait pour mari à ma belle cousine?

PAULINE.

Ma mère me dicterait ma réponse.

AURÉLIE.

Ta mère?... sans doute... Mais, toi, d'abord?..

PAULINE.

Non, Aurélie, non... ma mère seule... ma vie, mon avenir, mon cœur même, rien n'est à moi... tout appartient à ma mère... Ce langage t'étonne?... ah! c'est qu'il est, vois-tu, de ces impressions de l'enfance qui s'étendent sur toute la vie... la sollicitude

et les soins maternels ont mis en moi une tendresse pleine de respect... Mais en même temps, la fermeté, la sévérité de ma mère, m'inspirent une soumission, une crainte... que je ne veux pas chercher à vaincre... car, il me semble que c'est encore là de la reconnaissance...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *venant de gauche, tenant une lettre ouverte.*

PAULINE.

Ma mère !

LA MARQUISE, *un peu agitée.*

Ma fille, demain nous quitterons l'île Bourbon.

PAULINE.

O ciel!

AURÉLIE.

Que dites-vous?

LA MARQUISE.

Dans quelques mois nous serons en France!

PAULINE.

Que dites-vous, ma mère?... cette lettre...

LA MARQUISE.

Cette lettre m'apprend qu'un procès, fondé sur le mensonge et la calomnie, est intenté à la mémoire de votre père...

PAULINE.

De mon père!

LA MARQUISE.

M. de la Reynerie, chargé par le feu roi de traiter avec la compagnie des Indes... se serait vendu...

PAULINE et AURÉLIE, *avec indignation.*

Ah!...

LA MARQUISE.

Impostures!... calomnies!... qui tomberont devant des preuves irrécusables, des actes réguliers, que je veux aller présenter moi-même au roi de France et à son parlement... car ce n'est pas notre fortune qui est menacée, ma fille... c'est le nom de votre père.... c'est l'honneur de notre maison... et j'hésiterais!...

PAULINE, *vivement.*

Oh! non, ma mère, non!... il faut partir!

LA MARQUISE, *plus calme.*

Bien, mon enfant... Mais ne daignons pas nous laisser émouvoir plus longtemps par de misérables attaques... trop faciles à repousser... et n'oublions pas que c'est aujourd'hui fête à la Reynerie...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LIA, puis BARBANTANE.

LIA, *du fond.*

Madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce?

LIA, *avec hésitation*

Le docteur noir...

LA MARQUISE, *vivement.*

Tu as dit?...

BARBANTANE, *venant du fond, et avec une indignation comique.*

On vient d'apercevoir Fabien à cheval, dans la grande avenue..

LA MARQUISE.

Il a osé!... (*à Aurélie.*) On prend au sérieux vos plaisanteries, ma nièce?

AURÉLIE.

Eh bien! ma tante, je veux réparer mon étourderie, et je me charge...

LA MARQUISE.

De le congédier... poliment, n'est-ce pas?... d'ajouter au mal le remède... non pas, mon enfant, les choses ne se passeront pas de la sorte... et notre présence est au moins inutile... (*D'un ton ferme.*) Monsieur Barbantane, faites-moi la grâce, je vous prie, de chasser cet homme. Et si le savant docteur oublie qu'il fut esclave... vous savez les moyens de le lui rappeler.

PAULINE.

Ma mère!... (*Regard sévère de la marquise qui lui ordonne de la suivre.*)

BARBANTANE, *avec empressement.*

Je n'aurai pas besoin, Marquise, de l'intervention de votre commandeur... Je sais comment on jette à la porte de pareilles espèces... (*Il reconduit la marquise à la porte de droite.*)

PAULINE.

Mon Dieu!... que va-t-il se passer?

LA MARQUISE, (*se retournant, à sa fille*).

Pauline!... (*Pauline suit sa mère ainsi qu'Aurélie*).

SCÈNE VIII.

BARBANTANE, LIA, puis FABIEN.

BARBANTANE.

A nous deux, maintenant, maître Fabien! (*à Lia.*) Qu'il m'attende. (*Il sort par le fond*).

LIA.

Pauvre Fabien!... le chasser!... lui, qui est fier aussi, autant peut-être que Mme la marquise!... oh! il y aurait de quoi le faire

mourir de honte !... (*vivement*). Ah ! mon Dieu !... le voici... (*Elle se tient un peu à l'écart à gauche*), (*Fabien entrant du fond à gauche, tenant la lettre d'invitation, qu'il paraît relire, puis apercevant Lia, il va à elle et lui présente le papier*).

FABIEN, *avec douceur*.

Dis-moi, mon enfant... Que signifie cette lettre ?

LIA, *embarrassée*.

Monsieur Fabien...

FABIEN.

Il y a là une erreur, n'est-ce pas?... ou cette lettre n'a pas été écrite par Mme la marquise de la Reynerie?... ou elle n'était pas destinée à Fabien le mulâtre... au fils d'esclave, né lui-même esclave... n'est-il pas vrai, Lia?... (*Silence*). Tu ne réponds pas?

LIA.

Tenez, Monsieur Fabien... puisque vous avez deviné... croyez-moi, ne restez pas ici...!

FABIEN, *l'observant avec défiance*.

Pourquoi, mon enfant, me presses-tu si fort de partir ?

LIA.

C'est que... (*tout-à-coup*) Dieu!... on vient! oh! allez-vous en, Monsieur Fabien!... allez-vous en!... Si vous ne voulez pas qu'on vous chasse !

FABIEN

Me chasser !...

(*A ces mots, Pauline entre par la droite, suivie d'Aurélie.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAULINE, AURÉLIE.

PAULINE, *de loin et précipitamment*.

Non, Monsieur Fabien, non !... Elle se trompe!... on n'a pas dit cela!..personne!.. personne, entendez-vous?..(*Plus calme et comme avec prière.*) Mais... si vous ne voulez pas rester à cette fête .. un mot de vous suffira pour expliquer votre départ... Vous êtes médecin... un pauvre malade implore votre secours... vous n'êtes jamais sourd à la voix des malheureux qui vous appellent... vous allez nous quitter pour courir à celui qui souffre et vous attend... Mais... (*appuyant*) c'est vous qui partez, Monsieur Fabien... (*baissant les yeux*) on ne vous chasse pas...

AMÉLIE, *bas*.

Bien ! bien !

FABIEN, *d'une voix pénétrée*.

Merci, Mademoiselle!... merci !...

AURÉLIE, *le regardant à la dérobée*.

C'est qu'il est fort bien, ce docteur !...

(*Fabien salue et s'éloigne lentement, les yeux fixés sur Pauline. Au moment où il va franchir le seuil, il se trouve en face de Barbantane, tenant une canne à pomme d'or.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BARBANTANE.

BARBANTANE, *à part.*

Voici mon homme!... (*Il lui fait signe de la main d'avancer. Tous deux descendent la scène.*)

FABIEN, *avec douceur.*

Monsieur!...

BARBANTANE, *un peu décontenancé.*

Je me suis... non, je veux dire... on m'a... oui, c'est cela... on m'a chargé de... (*A part.*)C'est très embarrassant. (*Haut.*) On m'a chargé de...

FABIEN, *après avoir jeté à Pauline un regard qui la rassure.*

De renouveler, au nom de Madame la marquise, l'invitation dont elle a daigné m'honorer? Soyez assez bon, Monsieur, pour lui exprimer ma reconnaissance... et recevoir vous-même mes remercîmens!...

BARBANTANE.

Plaît-il?... (*A part.*) Qu'est-ce qu'il me dit là?... (*Haut.*) Mais je.....

FABIEN.

Je suis forcé de me retirer... un malade m'attend. (*Se tournant vers Pauline, et avec une sorte de fierté.*) Ce n'est point un prétexte, une feinte.. Je ne mentirais pas!... Tout à l'heure, ici près, un malheureux matelot vient d'être, en effet, saisi d'un mal inconnu... dont les symptômes sont alarmans... Et, vous le savez, Monsieur, je suis le médecin des pauvres... le médecin des esclaves... Adieu, Monsieur. (*A Pauline d'une voix émue.*) Adieu. Mademoiselle..... (*Plus bas.*) Et encore une fois, merci! (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

BARBANTANE, PAULINE, AURÉLIE, *ensuite* SAINTE-LUCE, LA MARQUISE *et* LES INVITÉS.

AURÉLIE.

Décidément, il est un peu foncé... mais cette nuance ne lui va pas mal... ce serait grand dommage qu'il fût blanc...

BARBANTANE, *ébahi.*

Ah çà! mais je crois qu'il s'est mis à la porte lui-même.

AURÉLIE.

Enfin, je l'ai donc vu!

PAULINE, *bas.*

Oh! que je suis heureuse!

LA MARQUISE, *entrant par la droite.*

Eh bien! Monsieur Barbantane?

BARBANTANE, *fièrement.*

C'est fait!

LA MARQUISE.

Maintenant ne songeons plus qu'à notre fête.

(*Entrée brillante des officiers et des dames créoles, que le chevalier présente à la marquise , à Pauline et à Aurélie, qui les reçoivent et les font placer. La marquise va s'asseoir à droite, Pauline et Aurélie à gauche. Puis, entrent des négresses et des mulâtresses. qui présentent des bouquets à Pauline; celle-ci les reçoit et les remet au domestique qui se trouve près d'elle. Les négresses se retirent toutes en faisant une profonde révérence, et vont se placer tout à fait au fond.*

SAINTE-LUCE, *gaiment.*

Mon cher Barbantane, dansez-vous?

BARBANTANE, *fièrement.*

J'ai beaucoup dansé autrefois.

SAINTE-LUCE.

Et moi, je danse beaucoup aujourd'hui; c'est un avantage que j'ai sur vous, et dont je profite.

PAULINE, *assise, à Amélie qui semble l'interroger.*

Je ne sais... ce que j'éprouve... un nuage, là, devant mes yeux...

AURÉLIE.

Tu m'inquiètes.. (*Plusieurs officiers ont invité des dames et s'apprêtent à danser.*)

SAINTE-LUCE, *s'approchant de Pauline.*

Belle cousine... je réclame le privilége de la parenté.. Daignerez-vous danser avec moi ?

PAULINE, *se levant.*

Chevalier..

AURÉLIE.

Mais non !... demeure... tu es souffrante...

PAULINE, *vivement.*

Tais-toi !... ce serait alarmer ma mère !... (*après avoir essayé de suivre le chevalier, elle chancelle et pousse un cri.*) Ah !...

SAINTE-LUCE.

Ciel !...

LA MARQUISE.

Ma fille !...

TOUS, *les entourant avec anxiété.*

Qu'est-ce donc?

PAULINE, *une main au front, l'autre à la poitrine.*

Du feu !... là !... et là !... J'étouffe !... Je... je... meurs (*sa parole s'éteint, les forces lui manquent, elle tombe dans les bras de Sainte-Luce qui la fait asseoir.*

BARBANTANE, *effrayé.*

L'épidémie...

TOUS, *avec terreur.*

L'épidémie, (*saisis d'épouvante, ils reculent tout à coup, puis*

sortent de différens côtés. Lia sort précipitamment par le fond, à droite.)

LA MARQUISE, *tombant à genoux près de Pauline.*

Du secours!... ma fille se meurt!... du secours!... un médecin!...

SAINTE-LUCE.

Un médecin... oui, je cours... un cheval, mordieu! un cheval. (*Il sort précipitamment.*)

AURÉLIE.

Il faut plus d'une heure pour aller à la ville.

LA MARQUISE, *avec désespoir*

Une heure!!... (*voyant s'éloigner tout le monde*) et on nous abandonne!... On laissera mourir mon enfant!! Ah! seigneur! seigneur!... qui donc viendra à son secours?...

LIA *paraissant et montrant Fabien qui vient du fond.*

Lui!...

LA MARQUISE.

Fabien!!

TOUS.

Fabien!...

AMÉLIE.

Ma tante... son cœur ne bat plus!

LIA, *tenant les mains de Pauline.*

Ses mains sont glacées, Madame...

LA MARQUISE.

Ma fille!... (*à Fabien qu'elle repousse*) arrêtez!...

FABIEN, *passant entre la marquise et sa fille saisissant la main de Pauline.*

Laissez-moi, Madame... laissez-moi la sauver aujourd'hui, vous me chasserez demain!...

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La case de Fabien, construite en bambou et occupant deux plans, trois au plus. A droite, au premier plan, une large baie faisant face au public et ouvrant sur un jardin; dans ce jardin, un banc de verdure en vue du public. Au fond une autre baie, sans porte comme la première, conduit au dehors et laisse voir un site sauvage. Au deuxième plan, à gauche, une porte conduisant à l'intérieur; au fond, à droite de la sortie, un petit bahut ou armoire basse à deux battans. Au-dessus, une hache accrochée à un clou. A gauche, au premier plan, et faisant face au public, un lit de repos recouvert d'une peau de tigre; quelques chaises de bois.

SCÈNE PREMIÈRE.

AURÉLIE, puis BARBANTANE.

AURÉLIE, *entrant par la droite et fermant son ombrelle.*

Enfin, m'y voici!... (*à la porte.*) Eh bien! Monsieur... est-ce que vous êtes pris dans les lianes?... Voulez-vous que je vole à votre secours?...

BARBANTANE, *dehors.*

Non, belle dame, non... J'arriverai .. j'arrive .. Ah! me voilà!... (*Il entre en s'essuyant le front, il tient un petit fouet.*)

AURÉLIE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! (*puis elle regarde l'intérieur de la case.*)

BARBANTANE.

En vérité! comtesse, je vous admire... Pour de petits pieds habitués à fouler des tapis...

AURÉLIE.

Convenez que j'ai fait bravement notre excursion... vos rochers, vos torrens, vos falaises, rien ne m'a fait reculer d'un pas... Oh! je ne suis pas comme mon frère... A propos, qu'est donc devenu le chevalier?

BARBANTANE.

Il s'est arrêté et a déposé son fusil près d'un énorme bananier... sous prétexte de se mettre à l'affût...

AURÉLIE, *riant.*

Mais en réalité pour se mettre à l'ombre.

BARBANTANE.

Je l'ai quitté, apprêtant...

AURÉLIE.

Son fusil?...

BARBANTANE, *s'essuyant.*

Non, son éventail... Ah! quelle course! quel soleil!... et tout cela, pour voir... quoi?... une misérable case bonne tout au plus pour abriter un mulâtre...

AURÉLIE, *s'asseyant à gauche.*

Maintenant que nous sommes arrivés... que je touche à mon but, je suis prête à répondre à vos questions.

BARBANTANE, *prenant un siége et se plaçant à droite.*

Des questions!... mais je ne fais que cela, depuis mon retour à Bourbon, après un voyage de quinze mois à Calcutta... on me répond... mais peu, vite et mal...

AURÉLIE.

Voyons, vous me parliez donc?...

BARBANTANE.

D'abord, de cette pauvre marquise de la Reynerie...

AURÉLIE, *devenue triste.*

Ah! ce fut un coup de foudre pour notre famille, pour Pauline, surtout! Vous étiez encore ici, quand vint une lettre de France, qui engageait ma tante à aller défendre l'honneur attaqué de M. de la Reynerie... Ce même jour, vous le savez... Pauline fut frappée du mal terrible auquel nul n'échappait...

BARBANTANE.

Je fus tellement effrayé... (*se reprenant*) non... troublé... que je quittai la colonie... tout de suite...

AURÉLIE.

Le docteur sauva ma cousine; mais Pauline, à peine convalescente, n'eût pas supporté les fatigues d'un si long voyage... et la marquise, ne pouvant différer davantage, rassurée d'ailleurs sur l'état de Pauline, s'embarqua seule...

BARBANTANE.

Enfin!

AURÉLIE.

Quelques mois après le départ de la marquise, une nouvelle terrible venait jeter parmi nous le deuil et la consternation... Le navire qui portait en France Mme de la Reynerie s'était perdu... et tout avait péri, équipage et passagers! Pauline n'avait plus de mère!... Je ne vous dirai pas sa douleur... qui remit en péril une existence si fragile encore... et fit éclater une seconde fois le dévoûment de ce bon Fabien.

BARBANTANE.

Ah! c'est encore le mulâtre qui... Je devine le reste... Fabien n'a plus quitté la Reynerie, et le docteur noir est devenu le médecin en chef des ateliers.

AURÉLIE, *se levant et passant à droite, devant Barbantane qui ne se lève qu'à regret.*

Cela devait être... c'était trop juste... et je l'aurais parié comme vous... Eh bien! non... un jour, Fabien dit à ma cousine que ses soins ne lui étaient plus nécessaires, et, le lendemain, il avait disparu... Depuis ce jour, depuis quatre mois... on ne l'a plus revu à

Saint-Louis... Quelques nègres seulement assurent l'avoir aperçu errant sur les falaises... et évitant toute rencontre... ce qui, comme vous le pensez, a piqué de nouveau ma curiosité...

BARBANTANE.

Et nous a fait faire cette rude excursion.

AURÉLIE.

Voilà, mon cher Monsieur Barbantane, les tristes événemens qui se sont accomplis en votre absence... Nous avons, pendant un an, respecté la douleur de Pauline... mais le moment est venu, pour ses amis, de songer à son avenir... Il faut rendre une affection, une tendresse à ce pauvre cœur brisé...

BARBANTANE.

Je vous devine, comtesse, un mariage!

AURÉLIE.

Oh! je sais, Monsieur Barbantane, que vous avez aspiré à la main de ma cousine...

BARBANTANE.

C'est vrai!... mais je n'ai pas été encouragé... et j'ai jeté mes vues ailleurs.,. une sucrerie magnifique...

AURÉLIE.

Aussi, délivré d'une concurrence redoutable, mon frère a ressaisi toutes ses espérances... lui seul peut offrir à Pauline... un nom digne d'être porté par Mlle de la Reynerie.

BARBANTANE.

En effet... depuis que je ne suis plus sur les rangs... Mlle de la Reynerie ne saurait faire un meilleur choix, et... (*Changeant de ton*) Ah çà! mais, comtesse, je crois que nous faisons antichambre, ici.. (*Appelant.*) Oh! là... drôle! quelqu'un... (*Il fait claquer son fouet.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHRISTIAN.

CHRISTIAN, *sortant de la petite porte de gauche.*

Voilà, maître, voilà... (*S'arrêtant.*) Ce n'est pas lui!...

AURÉLIE.

Ah! voici donc une figure humaine!...

BARBANTANE.

Vous appelez ça une figure humaine! (*Il rit.*) Allons! approche. (*Il lui fait signe d'approcher.*)

AURÉLIE.

Qui êtes-vous? mon ami?

CHRISTIAN, *avec crainte.*

Christian!... un pauvre vieux nègre, que M. Fabien a racheté de l'esclavage... Christian ne pouvait plus travailler, les coups ne lui rendaient ni la jeunesse, ni la force... Un jour qu'on m'avait laissé pour mort sur la place... M. Fabien vint à mon aide; après avoir guéri mes blessures, il donna à mon maître le prix de ma liberté... et, depuis ce jour, je me suis dévoué à lui, corps et âme.

Digitized by Google

BARBANTANE, *riant et le regardant.*

Le valet est digne du maître... Je ne donnerais pas vingt louis de ce nègre...

AURÉLIE.

Pauvre homme! et où est-il, M. Fabien? quand rentrera-t-il?

CHRISTIAN, *montrant la sortie du fond.*

Dieu seul le sait, Madame!..

AURÉLIE.

Comment?

CHRISTIAN.

Je l'attends des journées, des nuits entières... et il ne rentre que lorsque, à force d'errer sur les falaises, il se retrouve en face de cette cabane... Où va-t-il? que fait-il? le sait-il lui-même?

BARBANTANE, *gagnant le milieu de la scène.*

On ne nous avait pas trompés sur les nouvelles habitudes du docteur noir... Je suppose, belle dame, que vous n'aurez pas la patience de ce vieux bonhomme...

AURÉLIE.

Allons! il me faut renoncer à ma visite... Du moins, à défaut de l'ours, j'aurai vu la tanière...

BARBANTANE.

Et pour moi, cela me suffit... (*A Christian.*) Mauricaud, tu diras à ton maître que tu as vu ici, chez lui, Mme la comtesse de Kéradeuc.

AURÉLIE. *Elle a r'ouvert son ombrelle, sur le seuil de la porte de droite, se retournant.*

Eh bien! Monsieur!

BARBANTANE, *sortant.*

Je vous suis, belle dame!

SCÈNE III.

CHRISTIAN, *seul, les regardant sortir.*

Que lui importera? m'entendra-t-il seulement? Allons lui préparer son repas, auquel, sans doute, il ne touchera pas plus aujourd'hui qu'hier! (*A la sortie du fond.*) Eh mais! c'est lui, le voilà! comme il est triste... Quand il est ainsi, mes paroles, ma présence même, tout semble l'importuner... Allons attendre qu'il m'appelle... (*Il disparaît dehors à droite.*)

SCÈNE IV.

FABIEN, *entrant lentement et tenant dans sa main une petite croix qui est suspendue à son cou; il dépose son fusil près de l'entrée, et met son chapeau sur le petit bahut.*

Pauvre petite croix! que ma mère porta toute sa vie, et qu'après lui avoir fermé les yeux, j'ai recueillie pieusement sur son sein refroidi! sainte relique!... Chaque fois que la pensée du mal

m'est venue, je t'ai prise ainsi dans ma main, pauvre petite croix de ma mère, je t'ai longtemps regardée, je t'ai pressée contre mes lèvres... et toute ma colère est tombée avec une larme... Toi, qui es si puissante contre le mal, tu ne peux donc rien contre la douleur?... En vain, je te pose sur ce cœur qui brûle... tu n'en éteins pas la flamme!... Et pourtant, cet amour est aussi un crime contre lequel j'implore secours et défense! O ma mère! je ne l'ai dit qu'à toi... je l'aime! Oui! cet homme dont le visage est noir, cet homme qui fut esclave, il ose aimer la femme blanche, la fille de ses maîtres... Oh! cet homme est insensé! ma mère, prie Dieu pour lui!...

(*Il va tomber à genoux à gauche, s'appuie la tête sur le pied de son lit, et prie.*)

SCÈNE V.

FABIEN, PAULINE, puis LIA et UN DOMESTIQUE.

Le domestique paraît à la porte de droite, regarde dans l'intérieur, aperçoit Fabien et fait signe à Pauline, qui se trouve encore dehors. Elle paraît avec Lia, qui s'appuie sur son bras et qui semble malade. Pauline remet son ombrelle au domestique et fait signe à Lia de s'asseoir sur le banc qui se trouve en face de l'entrée. Puis elle entre seule.

PAULINE, *après un effort pour parler.*

Monsieur Fabien...

FABIEN, *se retournant et reconnaissant Pauline.*

Ciel! (*Il se lève.*)

PAULINE, *s'avançant.*

Monsieur Fabien...

FABIEN.

Est-ce bien vous, Mademoiselle? vous ici!

PAULINE, *avec douceur.*

Quand la mort menaçait, vous êtes venu... quand la santé, la vie m'ont été rendues... vous êtes parti... vous n'avez pas voulu cependant m'imposer l'oubli et l'ingratitude? Non, vous m'attendiez, je le crois... je veux le croire... je n'ai donc plus de reproches... je n'ai que de la reconnaissance... (*Elle lui présente une bourse.*)

FABIEN, *d'une voix émue.*

C'est pour cela que vous êtes venue!... Je vous croyais généreuse et bonne, Mademoiselle.

PAULINE, *vivement.*

Cet or... que je dépose en vos mains... je vous charge de le distribuer à vos malades les plus pauvres...

FABIEN, *prenant la bourse.*

Vous êtes un ange... (*la regardant avec bonheur.*) Béni soit Dieu, qui a secondé mes faibles efforts!.. Je vous vois, je vous

regarde... vous, que la mort a touchée deux fois... et je suis heureux!... je suis fier!...

PAULINE.

Si je n'ai pas succombé au premier chagrin de ma vie!... à la perte de ma mère!... je puis, désormais, braver tous les maux!...

FABIEN.

Il n'en est plus pour vous!... Le ciel vous fera heureuse, Mademoiselle!...

PAULINE.

Bon Fabien! D'où viennent donc ces craintes vagues, sans objet, qui me poursuivent toujours, et qu'un nouvel événement semble justifier?...

FABIEN.

Un événement?...

PAULINE.

Dont vous m'aiderez peut-être à percer le mystère... depuis... que vous avez cessé de venir à la Reynerie... chaque nuit, un homme était aperçu, errant dans l'ombre autour de la maison d'habitation... près de mes fenêtres... et cet homme échappait à toutes les recherches... à toutes les poursuites... Un soir, enfin, le nègre de garde fit feu sur lui... presque au hasard... et le lendemain, on trouva au pied d'un arbre une large trace de sang... Je ne puis vous dire, Fabien, ce que j'éprouvai à la vue de ce sang.... (*Regardant.*) Mais... vous n'aviez pas cette cicatrice au front.

FABIEN, *troublé.*

Cette cicatrice?..... Une chute que j'ai faite dans la montagne.

PAULINE, *à part.*

C'était lui!... (*Elle chancelle.*)

FABIEN.

Mademoiselle! qu'avez-vous?

PAULINE, *avec effort.*

Monsieur Fabien .. le désir, le besoin de vous remercier n'est pas le seul motif de la démarche que j'ai faite... Je viens encore réclamer vos soins, vos secours, pour une pauvre fille qui se meurt...

FABIEN, *vivement.*

Oh! parlez!... A qui faut-il me dévouer pour vous?...

PAULINE.

A ma sœur de lait... à Lia...

FABIEN.

Lia? autrefois si gaie, si rieuse...

PAULINE.

Si triste et si abattue aujourd'hui,.. Oui, Fabien, la pauvre Lia succombe à un mal que j'ignore... elle mourra, si vous ne la sauvez!... (*Amenant Lia, qui sur un signe s'est approchée.*) Tenez, regardez! (*A Lia.*) Allons! du courage, celui qui m'a rendu la vie te rendra la force et la santé. (*Fabien lui donne un siége.*)

FABIEN, *lui prenant la main et la regardant.*

Qu'as-tu, mon enfant?

LIA, *sans lever la tête.*

Je n'ai rien!...

PAULINE.

Je t'en supplie... Dis à Fabien ce que tu souffres...

LIA.

Je ne souffre pas...

PAULINE, *à Fabien.*

Toujours cette réponse!... (*Avec désespoir.*) Mais vous ne pouvez rien pour elle, si elle s'obstine à se taire!... elle mourra... sans que nul de nous sache ce qui l'aura tuée!...

FABIEN.

Je le sais, moi, Mademoiselle.

LIA, *avec effroi.*

O ciel!

FABIEN.

Je connais sa maladie... Oh! je la connais! (*Lui quittant la main.* Mais je ne sais pas la guérir.

PAULINE, *effrayée.*

Que dites-vous?

FABIEN.

Le mal qui te dévore, pauvre Lia... Il est là... au cœur!...

LIA, *se levant avec terreur.*

Fabien! Fabien! Taisez-vous!...

(*Elle retombe accablée.*)

PAULINE, *à part.*

Quel mystère!

FABIEN, *s'animant.*

Tu aimes!...

LIA, *faiblement.*

Oh! non... je ne puis pas aimer, moi!

FABIEN.

N'essaie pas de me tromper.... cet amour naissant brillait déjà dans tes yeux lors de la convalescence de ta maîtresse; depuis, je le vois, il a grandi... il a dévoré ce cœur dans lequel tu voulais l'étouffer...

LIA, *cachant sa tête dans ses mains.*

Oh! pitié, Fabien, pitié!

FABIEN.

Et cet amour chaste et pur... tu l'aurais voulu cacher à tous comme une honte... car tu aimes un homme que tu n'as pas le droit d'aimer... qui te méprise....

PAULINE.

Oh! non! c'est impossible!

FABIEN.

Car il n'est pas de ta race maudite... car il est blanc!...

PAULINE.

Qu'entends-je?

FABIEN.

C'est pourtant un bon et loyal jeune homme, que M. Roger!

LIA.

Oh! ne dites pas ce nom-là...

PAULINE, *vivement.*

Roger?.. ce jeune Français placé en qualité d'économe chez M. Barbantane?...

FABIEN.

Oui, Mademoiselle..... Oui, il est loyal et bon..... mais il est blanc... (*à Lia.*) et ton visage, à toi, est noir comme le mien!.. Tu vois bien que tu n'as pas le droit de l'aimer, cet homme... tu vois bien que ton mal est sans remède... et que je ne puis le guérir... (*S'animant.*) Ah! je sais ce que tu souffres, va... je le sais bien... N'est-ce pas que, parfois la nuit, quand ta bouche n'a plus de cris, quand tes yeux n'ont plus de larmes, tu es tentée de maudire Dieu, qui a mis un cœur sous cette peau noire. .. un cœur à qui il n'est pas permis de battre,.. que tu te sens prête à maudire ta mère qui t'a faite ce qu'elle était... ce que je suis..... (*Pleurant.*) Souffre, ma pauvre sœur, souffre et désespère... car tu as la plus cruelle des maladies... celle dont on ne peut pas guérir...

PAULINE, *à part*

Mon dieu! mon dieu! dois-je comprendre?

LIA, *sanglotant.*

Oui, mourir! c'est ce que je veux!..

PAULINE, *courant à elle.*

Malheureuse! mais moi, je veux que tu vives! je veux te sauver!.. (*Regardant Fabien, et avec résolution.*) Il est, dites-vous, d'une autre race qu'elle? Et que m'importe à moi? quand elle l'aime!.. quand elle meurt pour lui!.. Vous m'entendez, Fabien! Je veux qu'elle vive, je veux qu'elle soit heureuse... Je veux qu'elle soit sa femme!..

LIA, *avec joie.*

Sa femme!..

FABIEN. *avec étonnement.*

Mais c'est impossible!..

PAULINE.

Oh! ce sera mon œuvre! mon œuvre secrète, qui ne sera connue que de nous trois... Il t'aime, n'est-ce pas? Il doit t'aimer....

LIA, *effrayée.*

S'il m'épouse, il est perdu!..

FABIEN.

Il sera proscrit, chassé par le maître qui l'a recueilli.

PAULINE.

Qu'importe? je suis riche, moi... Pour la première fois, je m'en aperçois, et j'en suis fière... Il sera libre, tu seras heureuse!... (*Regardant Fabien.*) Je ne sais ce qui me donne une force, une résolution qui m'étaient inconnues... mais ma volonté ne faiblira pas... Tantôt, nous irons à l'habitation de

Barbantane, je verrai Roger; il m'entendra, il me comprendra!... Mais toi, Lia... (*S'arrêtant.*) Faible, souffrante, tu ne pourras m'accompagner, et je ne veux confier ce secret à personne.... (*Avec fermeté.*) Eh bien! j'irai seule...

FABIEN, *tristement*

Seule!...

PAULINE, *avec douceur.*

Non!.. Fabien, vous viendrez avec moi aujourd'hui; quand trois heures sonneront à Saint-Louis, soyez au bout de l'avenue des Palmistes... (*A Lia.*) Viens, Lia, ma sœur, tu ne mourras pas... (*Lia se lève.*) Voyez, Fabien, voyez, comme déjà son maintien est plus ferme! comme ses yeux sont plus brillans! Grâce à vous, elle espère à présent... et l'espérance... c'est la vie...
(*Lia s'avance vers Fabien, lui baise les mains, et sort avec Pauline.*)

SCÈNE VI.

FABIEN, *seul.*

Il est d'une autre race qu'elle!.. que m'importe, puisqu'elle l'aime et qu'elle meurt pour lui!... Elle a dit cela... ici, tout à l'heure... à moi qui l'aime... à moi qui mourrais pour elle. Oh! merci! ma mère, merci! je t'ai invoquée, tu as prié Dieu pour moi, et Dieu m'a envoyé un instant de bonheur et de joie!...

SCÈNE VII.

FABIEN, CHRISTIAN, puis SAINTE-LUCE.

On entend un coup de feu, puis la voix de Sainte-Luce criant :

A moi! à l'aide!

CHRISTIAN *paraît à la porte, et indique à gauche toujours au dehors.*

Maître, là-bas... un chasseur... un serpent...

(*Il prend la hache et veut sortir.*)

FABIEN.

Donne-moi cette arme, la force te manquerait, à toi...

(*Il lui prend la hache et s'élance au dehors à gauche.*)

CHRISTIAN, *à la porte.*

Ma vie n'est rien... n'est utile à personne... mais la vôtre.... (*Il veut sortir à son tour, puis s'arrête sur le seuil de la porte en apercevant Fabien ramenant Sainte-Luce*). Ah! Fabien est arrivé à temps.

FABIEN, *à Sainte-Luce.*

Appuyez-vous sur moi.

SAINTE-LUCE, *son fusil à la main.*

Oh! c'est inutile, docteur... que diable! je ne suis pas une petite maîtresse.

Christian lui a pris son chapeau et son fusil, et les dépose dans un coin.

FABIEN, *donnant sa hache à Christian, qui la met sur le meuble.*
De l'eau!

(*Christian sort à gauche dans la pièce voisine. Fabien présente un siége au chevalier.*)

SAINTE-LUCE, *se remettant.*

J'ai vu souvent la mort d'aussi près... mais, je n'avais jamais vu de serpent dans l'intimité. C'est un produit indigène qui fait peu d'honneur à votre pays.

(*Christian revient tenant un coco contenant de l'eau qu'il remet à Fabien et que Fabien donne au chevalier.*)

SAINTE-LUCE, *après avoir bu, et remettant le coco à Christian*
Merci!

FABIEN, *lui regardant la main gauche.*

Vous êtes blessé.

SAINTE-LUCE.

Vous croyez... oh! ce n'est rien, un éclat de la pierre de mon fusil...

FABIEN.

Permettez... (*Fabien, tout en prenant dans le meuble ce qu'il faut pour panser le chevalier*) Que veniez-vous donc chercher dans cet endroit tout à fait écarté? (*Christian est retourné chercher de l'eau. Fabien trempe des linges, puis s'assied près du chevalier et le panse.*)

SAINTE-LUCE, *s'étendant sur sa chaise.*

De l'ombre, d'abord, puis j'attendais ma sœur, que j'avais laissée sous l'escorte de M. Barbantane, et qui, pour retourner à Saint-Louis, aura pris, je le vois, un autre chemin. J'étais donc étendu au pied d'un bananier, plongé dans ce demi-sommeil qui, tout en nous transportant dans un monde idéal, nous permet pourtant d'entendre encore ce qui se passe dans celui-ci...

Je rêvais que je chassais à Marly... lorsque le feuillage est agité près de moi; continuant mon rêve tout éveillé, je me dis, c'est un lapin, je prends mon fusil, je tire au jugé dans le taillis... Tout à coup, je vois se dresser à quelques pas la tête grise d'un très vilain serpent que j'avais dérangé fort mal à propos. Il s'approchait en sifflant le plus furieusement et le plus faux possible. Je n'avais plus pour arme qu'un éventail... Ma foi... j'appelai à mon aide, et ma bonne étoile vous amena juste au moment où entre mon ennemi et moi il n'y avait plus que la place de votre hache. Vive Dieu! vous êtes un habile homme, docteur, et vous avez pratiqué là une amputation superbe.

FABIEN.

Monsieur le chevalier... si vous avez besoin de repos, cette misérable demeure est à vous... Si vous voulez, au contraire, retourner à Saint-Louis, permettez-moi de vous donner un guide. (*Il se lève.*)

SAINTE-LUCE, *se levant et passant à droite.*

Mille remercîmens pour l'hospitalité que vous m'offrez, mais je ne veux pas laisser à Mme de Kéradeuc le temps de s'inquiéter

de mon absence. J'accepterai donc seulement le guide que vous m'avez proposé.

FABIEN, *à Christian.*

Christian... tu conduiras Monsieur le chevalier par le sentier de Sainte-Marie.

SAINTE-LUCE.

Décidément, docteur, vous êtes le bon ange de notre famille... Sans vous ce soir de beaux yeux se seraient baignés de larmes; oui, ma cousine aurait de nouveau caché, sous de longs voiles de deuil, ce charmant visage que doit embellir encore la blanche couronne de fiancée.

FABIEN, *qui était au fond, se retournant.*

De fiancée!... de qui parlez-vous?

SAINTE-LUCE.

Mais de ma cousine, qui se marie...

FABIEN, *surpris.*

Mademoiselle de la Reynerie!..

SAINTE-LUCE.

Sans doute.

FABIEN, *vivement.*

C'est impossible!

SAINTE-LUCE.

Impossible! Et pourquoi donc?

FABIEN, *avec trouble.*

Parce que je ne connais personne à Bourbon digne de posséder un semblable trésor...

SAINTE-LUCE.

Oui... mais je ne suis pas de l'île Bourbon... moi .. Et tenez, docteur, si tout à l'heure je vous remerciais cordialement de m'avoir sauvé la vie, c'est que j'ai consacré cette vie tout entière à Pauline...

FABIEN.

Vous!

SAINTE-LUCE

Oui... je suis amoureux, mon cher, sérieusement amoureux!... Cela vous étonne... n'est-ce pas? A Versailles, on n'y voudrait pas croire... mais, je vous le répète, j'aime et j'épouse... Cette union était décidée déjà dans la pensée de Mme de la Reynerie... et Pauline, pour obéir à ce vœu de sa mère, n'attendait que la fin de son deuil.

FABIEN.

Elle!

SAINTE-LUCE.

Et dût l'aristocratie de Bourbon me blâmer, me lapider même... je veux que vous assistiez à ce mariage que, sans vous, la mort aurait deux fois rompu... Adieu, docteur, ou plutôt au revoir... (*A Christian, qui se trouve près de la porte de droite, et qui présente au chevalier son fusil et son chapeau.*) Passe devant, toi... et

que Dieu nous garde des serpens et du soleil! (*A Fabien.*) Adieu, Fabien. (*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

FABIEN, *seul, avec explosion.*

Elle aime cet homme! il sera son mari, et tout à l'heure je l'ai sauvé... et je le laisse sortir vivant d'ici! (*Il prend son fusil et va pour sortir, puis s'arrête.*) Le tuer, l'assassiner .. mais, après lui, vingt autres se présenteront... et elle se mariera! non! ce n'est pas lui qui doit mourir... c'est... oh!... j'étouffe! j'étouffe!... (*Il tombe sur son lit de repos, et porte la main à sa poitrine; cette main touche la petite croix qui est suspendue à son cou.*) Encore... une horrible pensée m'est venue, et ma main que je ne dirigeais pas... a touché, a saisi cette croix! Ma mère! est-ce toi qui parles? Mon Dieu! est-ce vous qui commandez? Oui... je comprends... vous ne voulez pas que je sois criminel.... vous voulez que je reste malheureux... que je continue à souffrir... (*Trois heures sonnent.*) Trois heures!... elle m'attend... elle!... la fiancée de Sainte-Luce... (*Se levant avec rage.*) Eh bien! je dis, moi, que je ne veux pas mourir seul!... entre elle et moi, plus de souvenir de ma mère! plus de crainte de Dieu!... entre elle et moi, plus rien!... l'enfer!... oui... mais l'enfer avec elle!... (*Il prend son chapeau, et sort dans le plus grand désordre.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

A gauche, d'énormes rochers. A droite, au premier plan, un rocher formant une grotte, près de laquelle est un banc de pierre; de même côté, au troisième plan, un rocher dans lequel des marches ont été grossièrement taillées et descendent à la mer. Au deuxième plan, au milieu du théâtre, est un rocher dans lequel un banc semble avoir été taillé. A gauche est un sentier un peu élevé qui borde la falaise. Du premier au quatrième plan, des rochers et du sable. A partir du cinquième plan, la mer.

SCENE PREMIÈRE.

DOMINIQUE, JEAN.

Au lever du rideau, Jean est assis sur le banc de roc, au milieu du théâtre. Dominique revient du fond, avec des filets sur le dos.

DOMINIQUE.

Que fais-tu là... toi?

JEAN.

Je me repose... car, pour venir te chercher ici, la route est difficile... Cette petite baie est vraiment fort agréable, c'est une vraie baignoire de marin.

DOMINIQUE.

Baignoire de l'enfer, dont les flancs sont garnis de pointes de rochers sur lesquels se briserait le plus fort nageur de la colonie, s'il était surpris ici par la marée montante... Aussi la place ne sera-t-elle pas bonne longtemps. Reprends donc tes filets et gagnons vite la maison. (*Dominique et Jean s'éloignent par le sentier qui longe les rochers de gauche et disparaissent.*)

SCÈNE II.

FABIEN, PAULINE (*Ils paraissent au haut du rocher, à droite.*)

PAULINE, *tenant une ombrelle.*

Je croyais cette route abandonnée... Pourquoi l'avons-nous suivie?...

FABIEN.

Parce qu'elle abrége la distance qui nous sépare encore de votre habitation.

PAULINE.

C'est bien. (*Regardant autour d'elle.*) Je n'avais jamais visité cette partie de l'île... Où sommes-nous donc?...

FABIEN.

Les gens du pays visitent rarement cette baie qu'ils ont appelée la Grotte du mûlatre... A cette désignation se rattache un souvenir, une légende populaire.

PAULINE.

Une légende... vous me la direz, Fabien... mais reprenons notre marche. (*Fabien descend, Pauline le suit en s'appuyant sur lui.*)

FABIEN, *arrivé sur la plage.*

Le soleil est dans toute sa force... et la fatigue de la journée vous accablait tout-à-l'heure, prenez quelques instans de repos.

PAULINE

Arriverons-nous à la Reynerie avant Roger ?... Je veux être la première à annoncer à Lia le succès de mon entreprise.

FABIEN.

Roger doit se rendre par mer à la Reynerie... Le vent et la marée lui seront contraires, et nous avons sur lui une grande avance... Arrêtez-vous donc ici... pour prendre des forces...

PAULINE, *s'asseyant sur le banc de roc, qui est au milieu du théâtre.*

C'est encore une ordonnance, docteur, et je vous obéis... (*Regardant.*) Comme ce site est sauvage, est désert !...

FABIEN, *debout, près d'elle, à droite.*

Ne m'avez-vous pas dit d'éviter toute rencontre?... Mlle de la Reynerie ne voulait être aperçue de personne, lorsqu'elle marchait à côté de Fabien, lorsque, parfois, elle daignait chercher l'appui de son bras... Oh! rassurez-vous, Mademoiselle, j'ai bien choisi la route...

PAULINE, *après un moment de silence, et comme pour changer de conversation.*

Fabien... vous avez, je crois, mon éventail?...

FABIEN, *il le tire de son sein, et le lui présente avec respect.*

Le voici, Mademoiselle.

PAULINE, *prenant l'éventail.*

Vous aussi, Fabien... vous avez besoin de repos... car à présent encore, comme tout à l'heure, votre main tremble... souffrez-vous?

FABIEN.

Non, Mademoiselle... (*Fabien s'éloigne, comme par respect.*)

PAULINE.

Vous aviez raison, docteur... l'air qu'on respire ici est frais et pur... il me ranime... mais à la place où vous êtes, le soleil vous frappe et vous brûle... placez-vous là, Fabien...

(*Elle indique la place.*)

FABIEN, *à part.*

Près d'elle! (*Il fait un pas et s'arrête.*)

PAULINE.

Enfin, je pourrai donc dire à Lia : les obstacles qui te séparaient de Roger n'existent plus; dans un mois tu quitteras la colonie avec ton fiancé... (*Avec un soupir.*) Tous deux vous irez vivre dans un pays où le préjugé ne condamnera pas votre union,

ne flétrira pas votre amour... Lia... ma sœur, tu seras heureuse, toi...

FABIEN.

Heureuse... oui... et par le seul amour de son fiancé... car, sans cet amour, qu'aurait fait ma science? qu'aurait pu votre généreuse tendresse?...

PAULINE.

Oui, Roger a un noble cœur.

FABIEN.

Il aime, voilà tout.

PAULINE.

Puis, il n'est pas né sous notre ciel; Roger eût été créole qu'il eût refoulé cet amour dans le fond de son cœur.

FABIEN.

Et Lia serait morte .. et, s'il eût été créole, Roger n'eût pas osé donner une larme à sa mémoire, n'est-ce pas?

PAULINE *se levant avec calme et se dirigeant vers la gauche.*

Fabien... nous allons continuer notre route... Aurélie et son frère doivent m'attendre...

FABIEN.

Le chevalier de Sainte-Luce!

PAULINE, *froidement et se retournant.*

Sans doute.

FABIEN *se contraignant.*

Le chevalier vous aime, Mademoiselle.

PAULINE *troublée.*

Il me l'a dit.

FABIEN.

Il doit être votre époux?

PAULINE.

Cette union était un désir de ma mère... (*Fabien chancelle et s'appuie sur un des rochers à droite; Pauline fait quelques pas, puis se retourne.*) Fabien... je vous attends... qui vous arrête?... (*Il passe la main sur son front, puis semble regarder attentivement deux croix gravées sur un des rochers de la grotte.*) Que regardez-vous donc là?

FABIEN, *avec calme.*

Ces deux croix gravées dans le roc et qui se rattachent sans doute à la légende dont je vous parlais tout-à-l'heure.

PAULINE.

Cette légende...

FABIEN, *à Pauline.*

Voulez-vous que je vous la dise?

PAULINE.

Je crains de...

FABIEN, *se contenant à peine.*

De faire attendre M. de Sainte-Luce!

PAULINE, *après un moment de silence et revenant sur ses pas.*

Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que nous avions sur Roger une

grande avance... (*Allant s'asseoir à la même place.*) Eh! bien! racontez-moi cette légende... je vous écoute.

FABIEN, *regardant au fond la mer qui commence à monter, puis revenant à Pauline.*

A Saint-Louis vivait et souffrait un pauvre mulâtre... pour prix de je ne sais quel service rendu, il avait reçu sa liberté... mais ce don généreux, qui l'aurait dû combler de joie, l'avait trouvé sombre et triste... car, libre, il devait sortir de la maison de son maître... et, dans cette maison, le ciel lui avait envoyé un ange consolateur... Le mulâtre s'éloigna donc plus malheureux encore... de sa liberté, qu'il ne l'était de son esclavage, car cet homme était fou... fou d'amour...

PAULINE.

Comme le vent souffle avec violence!

FABIEN, *sans l'écouter.*

Cet amour, il l'aurait étouffé dans son sein, eût-il dû lui brûler le cœur... lorsque la noble fille vint à lui... Quelques douces paroles, qu'elle daigna lui adresser, achevèrent de troubler sa raison... Il se crut aimé... (*Mouvement de Pauline.*) Je vous ai dit que cet homme était fou... Il crut que la jeune fille l'avait deviné, et que ne pouvant être à lui, par respect pour l'orgueil de sa race, elle ne serait au moins à nul autre... et l'insensé remerciait Dieu, il oubliait tout ce qu'il avait souffert... Il rêvait : un mot le réveilla... Elle se marie!... Se marier... c'est impossible... Elle le trompait donc!... Elle s'était donc jouée de son amour... l'imprudente!... Alors, donnant pour cette femme son salut, comme il aurait donné sa vie... le malheureux jura... de s'unir à elle par un lien solennel... terrible... la mort...

PAULINE *s'est levée et regarde la mer qui monte.*

Fabien!... Fabien!.... Voyez donc comme la mer monte avec rapidité! Fabien... je veux partir.

FABIEN, *la retenant.*

Partir! (*Puis avec un sourire amer.*) Oh! le mulâtre avait tout calculé... à son tour, il avait trompé la jeune fille, il l'avait attirée dans un piége... Ils étaient tous deux... ici... à cette place où nous sommes... L'heure de la marée était venue... une seule route était libre... et la mer montait... (*Lui saisissant les mains.*) La jeune fille demandait au mulâtre de fuir et de la sauver... mais, lui, sans pitié pour sa frayeur et ses larmes, la retenait de ses deux mains de fer... Enfin, il lui cria : je t'aime!... et la mer montait toujours; la route était fermée, la mort était là... et la mort effrayait moins la jeune fille que l'amour du mulâtre.

PAULINE, *avec effroi.*

Fabien... par pitié... sauvez-moi...

FABIEN *éclatant.*

Te sauver... Mais tu n'as donc rien compris, rien deviné?.. Te sauver... mais je t'aime!

PAULINE.

Vous!

Digitized by Google

FABIEN.

Oh! je disais bien... plus que la mort mon amour t'épouvante!

PAULINE, *après un temps.*

Oh! vous me trompez... vous n'aurez pas cet affreux courage, de me voir expirer là, sous vos yeux...

FABIEN, *lui montrant la mer qui monte toujours.*

Regarde, Pauline... avant que nous ayons pu atteindre ces rochers, que tout-à-l'heure je t'ai fait descendre, la mer nous aurait brisés tous deux... Oh! j'ai eu peur de ma faiblesse, et j'ai fermé toute voie au repentir, à la pitié... La mort est partout ici... mais la mort pour tous deux... Eh quoi!... tu ne trembles plus... tu n'appelles pas sur ton meurtrier la colère et le feu célestes.

PAULINE, *avec solennité.*

Fabien, jurez-moi, par le souvenir de votre mère..., jurez-moi qu'il n'y a plus pour nous de salut possible.

FABIEN. *Il lui montre la mer qui est arrivée.*

Il n'y en a plus... La mer est à nos pieds déjà... Quelques minutes encore, et elle étouffera nos cris...

PAULINE, *avec enthousiasme, et courant au petit sentier taillé dans les rochers à gauche, que la mer ne couvre pas encore.*

Eh bien! laissez-moi demander grâce à ma mère... et laissez-moi prier pour vous... (*Elle tombe à deux genoux.*)

FABIEN.

Pour moi!...

PAULINE.

Oui... car à présent que je suis sûre de mourir... je puis dire sans honte et sans remords : Je te comprends et je te pardonne... Fabien, car, moi aussi... je t'aime...

FABIEN.

Mourir... toi, qui m'aimes... Oh! mon Dieu! mon Dieu! vous ne le voudrez pas... Oh! tuez-moi... mais sauvez-la, Seigneur, sauvez-la!..

(*Il porte Pauline évanouie sur le rocher qui domine encore les vagues; mais bientôt la mer arrivant jusque-là, Fabien arrache sa veste et semble vouloir lutter contre les flots.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un salon chez Mlle de la Reynerie. Porte au fond donnant sur un jardin. Portes latérales. A gauche un guéridon, tout ce qu'il faut pour écrire; puis un fauteuil à côté : à droite un fauteuil. Au lever du rideau, Lia est assise à droite; Roger se trouve debout, près d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIA, ROGER.

LIA, *lui tenant la main.*

Oui, mon bien-aimé, à toi tous les jours de Lia... car elle te doit tout... (*Elle se lève.*) Il y a un mois, j'attendais avec anxiété le retour de Mlle de la Reynerie; mon cœur, tout occupé de toi, n'avait pas pressenti le danger qui menaçait ma chère maîtresse... Evanouie déjà, elle ne luttait plus contre les vagues furieuses qui l'allaient entraîner... mais tu avais entendu ses derniers cris de détresse, mon Roger... au risque de voir se briser ta pirogue que tu conduisais seul, tu parvins jusqu'à Mlle de la Reynerie... Et en arrivant ici, tu m'appris en même temps tout ce que tu avais fait pour moi... « Lia, ma femme, me dis-tu, rassure-toi. Ta sœur est » sauvée... »

ROGER.

Mlle de la Reynerie est tout à fait remise, n'est-ce pas?

LIA.

Oh! non!... elle est toujours triste et silencieuse. A la nouvelle du danger qu'elle avait couru, tous ses amis se sont présentés à l'habitation; elle n'a voulu recevoir personne, pas même Mme la comtesse de Keradeuc, sa cousine. M. l'abbé Landry a été seul admis et vient ici presque tous les jours. Hier au soir pourtant elle était plus calme... elle a fait appeler son notaire, M. Morand, qui est depuis une heure enfermé avec elle.

ROGER.

Et elle n'a pas revu le docteur noir?

LIA.

Non.

ROGER.

Hier, elle lui a écrit.

LIA.

A Fabien?

Digitized by Google

ROGER.

J'étais près de lui quand la lettre lui fut remise... Lorsque je le quittai, il me serra la main en me disant adieu... et cet adieu était solennel, comme s'il devait être le dernier.

(*Ici la porte de gauche s'entr'ouvre.*)

LIA.

Mademoiselle sort de son cabinet avec M. Morand.

ROGER.

Ma présence serait importune peut-être,.... Je me retire.... Je vais chercher Fabien... son adieu d'hier m'inquiète.

LIA.

C'est cela... je prie pour ce bon Fabien... toi, veille sur lui... c'est que je l'aime, vois-tu... car c'est à lui que je dois Roger... que je dois mon bonheur.

(*Appuyée sur le bras de Roger, elle sort avec lui par le fond, et M. Morand entre par la porte de gauche avec Pauline.*)

SCÈNE II.

PAULINE, LE NOTAIRE.

PAULINE, *tenant un papier.*

L'évaluation que vous avez faite de mes biens me paraît juste et raisonnable; soumettez cet acte de vente à M. Barbantane, et si la valeur donnée par vous à l'habitation de la Reynerie ne lui semble pas exagérée, qu'il signe ce soir... et, dès demain, M. Barbantane sera ici chez lui. Pour hâter la conclusion de cette affaire, j'abaisserais, s'il le fallait, le chiffre que vous avez posé; ce que je désire, ce que je veux, c'est que tout se termine aujourd'hui.

LE NOTAIRE.

Vous voyez, Mademoiselle, quel empressement j'ai mis à remplir les instructions que vous m'avez données... promettez, maintenant, à un vieil ami de votre famille de vous demander encore une fois si la résolution que vous avez prise n'est pas trop irréfléchie... Vendre cette habitation sur laquelle vous êtes née, où vous avez été chérie, heureuse!

PAULINE.

Et où je suis maintenant orpheline et seule... Mon cher Monsieur Morand, ma détermination est irrévocable... (*Elle sonne, un valet paraît.*) Cherchez Lia et dites-lui que je l'attends. (*Le valet s'incline et sort.*)

LE NOTAIRE.

Vous êtes bien troublée... que se passe-t-il donc en vous?.... Pourquoi n'ai-je plus votre confiance?

PAULINE.

Pardonnez-moi, mon ami.. cette confiance, dont vous êtes toujours digne, je l'ai mise tout entière en Dieu... C'est lui qui m'inspire et me guide... A ce soir, n'est-ce pas!... Je vous attendrai....

LE NOTAIRE.

Je me rends chez M. Barbantane; mais c'est avec douleur, je le répète, Mademoiselle, que je verrai passer en d'autres mains cette habitation, ces biens si noblement acquis par votre père, et qu'il avait, avec tant de bonheur, légués à son enfant. (*Il salue, et sort par le fond. Au même instant entre Lia par la même porte, et, voyant sa maîtresse rêveuse, elle vient se mettre à genoux près d'elle. et lui prend la main qu'elle porte à ses lèvres.*)

SCÈNE III.

LIA, PAULINE.

PAULINE.

Lia, je t'ai fait appeler... Tu vas te rendre chez l'abbé Landry. Il attend cette lettre, que tu vas lui porter... (*Elle lui remet une lettre*). Tu l'amèneras comme hier, et tu le feras entrer dans mon oratoire, où j'irai le joindre aussitôt que tu m'auras annoncé son arrivée. (*Lia baisse la tête.*) Eh! quoi! Lia, encore des larmes!..

LIA.

Oh! maîtresse! ces larmes sont toutes de reconnaissance et de bonheur...

PAULINE.

Oh! laisse-moi voir ta joie...

LIA.

Cette joie serait de la folie... mais j'ose à peine être gaie en ta présence...

PAULINE.

Pourquoi donc? Lia...

LIA.

Parce que je retrouve en toi, maîtresse, la pauvre Lia d'autrefois... Oui, à ton tour, tu es silencieuse, tu pleures et tu caches tes larmes... Tiens, depuis ce jour où Roger te remit froide et glacée dans mes bras... on dirait que le mal qui me tuait s'est glissé dans ton ame... Oh! bonne et chère maîtresse... si tu as même douleur que Lia, as-tu donc même secret?... (*A ce moment on frappe à la porte de droite.*)

PAULINE, *surprise, à part.*

C'est lui!

LIA.

Qui a frappé?

PAULINE, *vivement.*

Laisse-moi seule à présent... et cours chez l'abbé Landry..... qu'il se hâte...

LIA.

Oui, maîtresse... (*A part, et étonnée.*) Qui donc est là?... et que se passe-t-il ici?.. (*Elle sort par la gauche.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

PAULINE, puis FABIEN.

PAULINE, *troublée.*

Seule... je suis seule... et il est là.... (*Montrant la porte à droite.*) lui que j'ai appelé.... soyez indulgente comme Dieu... ma mère... et, comme lui, pardonnez à votre enfant. (*Elle s'approche timidement de la porte, l'ouvre avec hésitation, puis s'en éloigne, et va s'asseoir à gauche. Fabien parait, s'arrête un moment à la vue de Pauline, puis s'avance silencieusement.*)

FABIEN, *avec respect.*

Mademoiselle, depuis le jour où le Seigneur, me prenant en pitié, vous sauva par un miracle... je me tenais renfermé dans ma misérable demeure... j'y avais apporté un trésor... trésor mystérieux... ignoré de tous... car le vent et la tempête en avaient emporté le secret... Dans ma solitude, je vous bénissais d'oublier l'heureux que vous aviez daigné faire... Mais... vous m'appelez aujourd'hui... la créole s'est indignée de la faiblesse de la femme... elle craint qu'un hasard... une imprudence, la mettant en face de Fabien, la forcent à rougir... et, si elle a voulu le revoir, c'est pour lui dire : Partez... La distance et l'exil ne la rassureraient pas encore... et, si je suis venu, c'est pour vous dire : Ne craignez rien... du pauvre mulâtre... il ne peut oublier... mais il peut mourir...

PAULINE *avec tendresse.*

Mourir... vous!!... Ecoutez-moi, Fabien... J'ai donné l'ordre de vendre tous mes biens... ce soir je ne posséderai plus rien à Bourbon, et demain j'aurai quitté la colonie.

FABIEN, *avec étonnement.*

Vous partez... vous... Oh! mais cela ne se peut pas; vous me l'avez dit vingt fois... et je le sais, moi... votre médecin... il faut cet air chaud et pur à votre poitrine... il faut ce ciel brillant à vos yeux... Pauline... La patrie est encore une mère; celle-là seule vous reste, et vous ne l'abandonnerez pas... Cette patrie, qui vous chérit et vous caresse... me méprise et me repousse, moi... Je vivrai si vous l'ordonnez... je partirai, emportant dans mon cœur le trésor de joie que vous y avez mis... Partout je trouverai des malheureux à secourir... A tous ceux que j'arracherai à la mort je dirai : Priez pour elle... car c'est elle qui vous sauve.

PAULINE.

Vous ne partirez pas seul, Fabien... (*Elle se lève.*)

FABIEN.

Je ne vous comprends plus...

PAULINE.

Quand, revenue à moi, je me suis retrouvée dans cette maison,

aux pieds de ma mère, dont le portrait était là... (*elle indique le côté droit*) de ma mère, qui semblait revivre aussi, mais menaçante et terrible... Oh! Fabien . j'eus honte de la vie qu'un miracle m'avait rendue... je connaissais le poison subtil qu'emploient les nègres d'ordinaire. Rassurez-vous. L'abbé Landry était là... Il écarta la mort de mes lèvres et me montra l'image du Christ... Je tombai à deux genoux... j'avouai tout au digne prêtre... il ne me fit entendre que des paroles de clémence et de pitié. Tous les jours il est venu me voir et soutenir ma foi qui chancelait... enfin, aujourd'hui, je me suis crue assez forte et je vous ai fait appeler. Fabien, du jour où Mlle de la Reynerie vous a dit: je vous aime, de ce jour, et par cet aveu, elle s'est donnée à vous.. Morte, j'aurais été votre fiancée dans le ciel... vivante, je dois être votre femme.

FABIEN, *avec joie.*

Ma femme!... vous!... Mlle de la Reynerie femme de Fabien!...

PAULINE.

Oui, de Fabien, auquel elle a dit : Je t'aime!

FABIEN.

Ah! c'est impossible.. mon Dieu... N'est-ce pas, que c'est impossible?... Votre mari... moi... mais voyez donc où nous sommes!... Ici, n'entendez-vous pas encore la voix de M. de la Reynerie? Ne voyez-vous pas se dresser l'ombre de votre mère?...

PAULINE

Ma mère!...

FABIEN.

Ces murs vous ont vue grandir noble, belle et fière... Mais ils ont vu Fabien esclave, châtié, sanglant sous le fouet du maître; qu'importe que dans cette poitrine batte un cœur digne de vous! cette poitrine est noire, cette main que la science et le travail ont faite habile et sûre... cette main guérit et sauve. . mais regardez donc, cette main est noire... (*Avec désespoir.*) Mlle de la Reynerie ne peut y laisser tomber la sienne... Mieux vaudrait pour elle présenter ses blanches épaules à l'empreinte du bourreau.

PAULINE.

Fabien, quand tu m'as dit : Pauline, il faut mourir, car je t'aime. Je t'ai compris, moi... et tu ne comprends pas que mon amant doit être mon mari...

FABIEN.

Fabien, votre meurtrier, vous faisait sainte et martyre... Fabien, votre mari, vous fait sacrilège et infâme... Pauline, on tue la femme qu'on aime... on ne la déshonore pas. .

(*Lia paraît à la porte de droite; à sa vue Pauline cherche à maîtriser son trouble.*)

LIA.

Maîtresse, M. l'abbé Landry est là...

PAULINE.

C'est bien... (*Et d'un geste elle éloigne Lia.*)

FABIEN, *étonné.*

L'abbé Landry!

PAULINE.

Le saint prêtre est dans mon oratoire; il prie pour nous deux... aujourd'hui je serai votre femme... Fabien; tout ce que j'aimais n'est plus... je me donne à tout ce que j'aime a présent.

FABIEN.

Mon Dieu!... j'ai bien souffert... mais je n'ai pas encore assez payé le bonheur que tu m'envoies... ce bonheur, tu veux que je l'accepte, puisque tu me laisses sans force pour lutter davantage...

PAULINE.

Fabien, on nous attend.

FABIEN, *tombant à genoux.*

Ange... sois bénie!... toi qui crois que mon amour peut m'élever jusqu'à toi... Oui! je te le jure, Pauline... cet amour ne sera jamais qu'un culte... une idolâtrie... Fabien sera toujours pour toi, l'esclave... Il t'aimera, le pauvre mulâtre!... mais comme le marin aime la vierge Marie... comme l'orphelin aime le souvenir de sa mère... (*Pauline relève Fabien; puis lui montre la porte de droite, et lui tend la main avec bonté, Fabien prend cette main avec amour et respect, et tous deux sortent lentement.*)

SCÈNE V.

SAINTE-LUCE, UN DOMESTIQUE, puis BARBANTANE.

SAINTE-LUCE, *parlant très haut à un valet, au fond.*

La porte de ma cousine ne peut pas être close pour moi... S'il ne lui est pas agréable de me recevoir immédiatement... eh bien! j'attendrai... Mais je ne sortirai d'ici qu'après l'avoir vue... (*On entend Barbantane au dehors.*) Et tenez, la consigne doit être levée, car voilà M. Barbantane, qui, certes, ne s'est pas glissé dans la maison par le trou de la serrure.

BARBANTANE, *entrant.*

Sans doute... Un homme comme moi n'entre jamais que par la grande porte.

SAINTE-LUCE, *riant.*

Je le crois bien!...

LE VALET.

Messieurs, j'ai dû obéir aux ordres exprès de Mademoiselle, qui n'est aujourd'hui visible pour personne.

SAINTE-LUCE.

Aujourd'hui comme hier... comme tous les jours... voilà un mois que ma très chère cousine s'enferme et se cache .. mais je pars ce soir pour la France, et je ne veux pas quitter la colonie sans avoir pris congé de cette belle invisible. .

BARBANTANE (*examinant tout.*)

Qu'on ne dérange pas Mlle de la Reynerie pour moi... je m'oc-

cuperai jusqu'au moment où elle voudra bien me recevoir... (*Il salue et sort.*) — (*à part.*) J'ai visité les dépendances de l'habitation... l'affaire est excellente! (*Au chevalier.*) Décidément, vous partez donc, chevalier?

SAINTE-LUCE.

Oui, mon cher sucrier, le ministre me rappelle...

BARBANTANE.

Ah!

SAINTE-LUCE.

Oui, mes affaires ont été arrangées, m'écrit-on... On a persuadé à cet excellent mari dont je vous ai souvent parlé, qu'il avait eu tous les torts... et il m'attend avec ses excuses toutes prêtes... Enfin, on a prouvé à mes créanciers qu'ils me devaient...

BARBANTANE.

De l'argent?

SAINTE-LUCE.

Non.. des égards et du temps.

BARBANTANE.

Vous devez être enchanté!...

SAINTE-LUCE.

Enchanté!.. eh bien! franchement non, je suis désolé au contraire, mon cher Barbantane...

BARBANTANE.

Vraiment?

SAINTE-LUCE.

Je vais revoir Paris, c'est vrai; mais je quitte Pauline, que j'aime... de toute la force... que peut laisser votre température... Pauvre Pauline... l'abandonner ici... seule!

BARBANTANE.

Ah! qui sait?... Mlle de la Reynerie ne tient peut-être pas beaucoup à ce pays.

SAINTE-LUCE.

Qu'avez-vous dit?

BARBANTANE.

Rien... je n'ai rien dit du tout.

SAINTE-LUCE.

Ma cousine savait-elle donc la nouvelle de mon départ... nouvelle arrivée déjà depuis huit jours?

BARBANTANE.

C'est possible.

SAINTE-LUCE.

Serait-ce donc là le secret de cette douleur subite?... Ne se serait-elle condamnée à l'isolement que pour cacher les larmes qu'elle me donne?

BARBANTANE, *à mi voix.*

Je pourrais bien vous répondre... mais on m'a recommandé le secret jusqu'à ce soir...

SAINTE-LUCE.

Le secret... vous savez donc quelque chose?...

BARBANTANE.

Je sais tout...

SAINTE-LUCE, *vivement.*

Vraiment!

BARBANTANE.

Mais j'ai promis, et par devant notaire, de...

SAINTE-LUCE.

Un notaire...

BARBANTANE.

Quand l'acte de vente sera signé... bien signé... alors...

SAINTE-LUCE.

L'acte de vente!... C'est cela, Pauline m'aurait laisser soupirer six mois encore, la coquette!!... mais je pars, et elle ne peut plus rester à Bourbon... Elle est la maîtresse de ses actions et de ses biens... elle vend ses propriétés et va partir pour la France, avec ma sœur Aurélie, dont le mari est aussi rappelé à Versailles... Voilà ce que vous savez, ce que vous ne m'avez pas dit, mais ce que j'ai deviné... N'est-ce pas, mon cher Barbantane, mon petit Barbantane?...

BARBANTANE.

Ce doit être cela...

SAINTE-LUCE, *avec joie.*

Mais je suis le plus heureux des hommes.

BARBANTANE, *avec joie.*

Et moi le plus fortuné des colons!

SAINTE-LUCE, *même jeu.*

Elle m'aime!

BARBANTANE, *même jeu.*

J'achète...

SAINTE-LUCE.

Elle... si belle!

BARBANTANE.

1,297 têtes de nègres, sans compter les fractions

SAINTE-LUCE.

C'est un rêve.

BARBANTANE.

C'est une affaire d'or!

SAINTE-LUCE, *prenant son chapeau.*

Je cours chez ma sœur... Je lui annonce que Pauline part avec nous.

(*Il va sortir lorsque Lia entre par le fond.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LIA, puis AURÉLIE.

LIA, *venant du fond.*

Monsieur le chevalier... Mme la comtesse de Keradeuc

LE CHEVALIER.

Bravo... elle saura plus tôt la nouvelle que j'allais lui porter.

AURÉLIE, *accourant avec joie ; elle tient un papier.*

Pauline! où est Pauline?...

LIA.

Enfermée avec l'abbé Landry.

AURÉLIE.

Tant mieux!... nous aurons le temps de nous concerter, de nous entendre... Cette bonne Pauline, je suis d'avance heureuse de sa joie...

SAINTE-LUCE.

Que venez-vous donc lui apprendre?

AURÉLIE, *suffoquée par la joie.*

Une nouvelle incroyable... inouïe... et pour m'assurer que je ne suis pas folle, j'ai besoin de relire cette lettre... cette bienheureuse lettre...

SAINTE-LUCE.

D'où vient-elle?

AURÉLIE.

De France.

BARBANTANE.

Elle est adressée?...

AURÉLIE.

A Pauline... Elle était tout ouverte dans une dépêche que vient de recevoir à l'instant mon mari.

SAINTE-LUCE.

Et cette lettre a été écrite par...

AURÉLIE.

Par ma tante. .

TOUS.

Madame de la Reynerie!

BARBANTANE.

Avant sa mort, bien entendu...

AURÉLIE.

Ma tante existe, Messieurs.

SAINTE-LUCE.

Qu'avez-vous dit?

LIA.

O mon Dieu!...

BARBANTANE.

Ah bah!

AURÉLIE.

Le vaisseau qu'elle montait a sombré en effet... mais quelques matelots ont pu se sauver... Ma tante a trouvé place sur le radeau qu'ils avaient construit à la hâte... Après un séjour de plusieurs mois sur une plage inconnue, ils ont été recueillis par un bâtiment américain et amenés en France...

BARBANTANE.

Cette pauvre marquise... (*à part*) Allons! mon marché est nul!...

AURÉLIE, *vivement.*

Ma tante annonce à mon mari que pleine justice lui a été rendue. . que le roi ne lui a pas permis de quitter Versailles... En conséquence, elle autorise Pauline à vendre ses propriétés... et lui enjoint de s'embarquer avec nous et de venir en France.

BARBANTANE, *à part.*

Mon marché tiendra... (*Haut.*) Quel bonheur que cette chère marquise...

AURÉLIE.

J'ai supplié M. de Keradeuc de ne confier qu'à moi le soin d'apporter à Pauline une nouvelle qu'il faut lui annoncer doucement, et en l'y préparant d'avance .. Elle aimait tant sa mère.

BARBANTANE.

Sans doute... les résurrections étant fort rares...

LIA.

Chère maîtresse !... (*remontant à droite*) je ne me trompe pas... c'est elle!...

AURÉLIE

Et nous n'avons encore rien préparé...

BARBANTANE.

Je crois que j'ai une idée...

AURÉLIE.

Bien, dites-la vite.

SAINTE-LUCE

Ne la perdez pas.

(*Ils se retirent au fond du salon à gauche.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE, *ne voyant personne d'abord.*

Mariée! je suis mariée! Pauvre Fabien!.... que de bonheur il y avait dans ses regards... quand l'abbé Landry lui a remis l'acte qui nous unit à jamais l'un à l'autre !...

SAINTE-LUCE, *au fond, à Barbantane.*

Votre idée n'a pas le sens commun!

BARBANTANE.

Je le crois comme vous...

PAULINE, *se retournant.*

Que vois-je? Aurélie? vous, chevalier... vous ici?

SAINTE-LUCE, *venant vers elle.*

Pardonnez-nous, chère cousine, d'avoir forcé la consigne que vous aviez donnée... Mais le bonheur a ses grandes entrées partout... et c'est du bonheur que nous vous apportons

LIA.

Oh! oui, maîtresse!

PAULINE, *les regardant*

Je ne vous comprends pas

AURÉLIE.

Chère Pauline... tu es une pieuse et sainte fille... tu as supporté avec la résignation d'une chrétienne l'affreux malheur qui t'a frappée... il y a un an...

BARBANTANE, *bas*.

Prenez garde!...

SAINTE-LUCE, *à Aurélie*.

Que rappelez-vous là, ma sœur?

PAULINE.

Un souvenir qui ne s'effacera jamais de mon cœur... le souvenir de ma mère... Je n'ai jamais compris qu'on cherchât à éteindre la mémoire de ceux qu'on a aimés et perdus... Tout ce qui vous les retrace, au contraire, doit être cher et précieux... Aurélie, parle-moi de ma mère... de ma mère, que je vois sans cesse dans mes rêves... Ces mystérieuses apparitions sont un bienfait de la Providence... et c'est avec une douce joie que je vois arriver la nuit, car, avec le sommeil, je me dis : ma mère va venir!..

LIA, *avec attention*.

Les rêves ne sont-ils pas parfois des avertissemens célestes?..

SAINTE-LUCE.

C'est cela!

BARBANTANE.

Très bien!

AURÉLIE.

Ce que nous croyons être un malheur réel, n'est souvent qu'une épreuve que Dieu nous envoie... Dans tes rêves Pauline, n'as-tu jamais vu ta mère, soutenue sur les vagues par une main invisible et puissante, abordant sur un faible radeau une terre inespérée... puis, là, à deux genoux, remerciant le ciel qui la conservait à sa fille?..

PAULINE, *pleurant*.

Oh! non ; c'est mourante et me tendant les bras que je la vois toujours...

AURÉLIE.

Même dans ton dernier songe ... elle ne t'est pas apparue... en France, et t'écrivant : Ma fille, sauvée par un miracle, je t'appelle, je t'attends?

PAULINE.

Oh! tais-toi... ce rêve m'aurait rendue folle au réveil.

AURÉLIE.

Si ce rêve était la réalité...

PAULINE.

Ma mère...

AURÉLIE.

Pauline... mon amie... du calme...

PAULINE.

Achève... Aurélie... ou je meurs... Ma mère, as-tu dit? Ma mère.

AURÉLIE.

Elle existe.

PAULINE *tombant à deux genoux.*

Elle existe... mon Dieu!... elle existe!...

SAINTE-LUCE.

Elle pleure!

LIA.

Et ses larmes la sauvent!

PAULINE.

Et mon cœur ne me le disait pas..

AURÉLIE.

Maintenant... lis cette lettre de ta mère....

PAULINE.

De ma mère... oh! ne craignez rien, ma mère existe, Dieu ne peut pas me tuer avant que je l'aie revue... embrassée... oui, cette lettre est bien d'elle... (*Elle baise la lettre.*) Lia, appelle tous nos serviteurs... qu'ils viennent... ils l'ont pleurée avec moi... qu'avec moi ils se réjouissent et remercient Dieu;... va, qu'ils viennent tous!...

(*Lia sort par le fond.*)

PAULINE.

Et toi... Aurélie.... vous, mes amis... rassurez-moi, montrez-moi bien votre joie... pour que je ne doute plus... pour que je sois sûre de ma raison!...

(*Elle leur tend les mains.*)

LIA, *revenant avec tous les gens de l'habitation.*

Maîtresse, voici tout le monde.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DOMESTIQUES, NÈGRES, puis FABIEN.

PAULINE *à tous.*

Mes amis, plus de tristesse... plus de deuil; s'il y a ici de pauvres mères esclaves, séparées de leurs enfans qui les pleurent au sol natal, qu'elles soient libres... Dieu me rend ma mère... Rendez aussi leurs mères aux orphelins.

TOUS.

Mme de la Reynerie...

PAULINE.

Sauvée... sauvée... tenez, cette lettre est d'elle... et cette lettre vient de France... Voyez. . voyez tous.

(*Pendant qu'elle montre la lettre, Fabien parait à droite.*)

FABIEN, *à part.*

Que de monde! et que se passe-t-il ici?

PAULINE, *l'apercevant.*

Ah! Fabien... partagez ma joie.. mon bonheur; ma mère existe...

FABIEN, *avec effroi.*

Votre mère!... (*Et il froisse dans ses mains l'acte de mariage. Pauline s'étonne d'abord des mouvemens de Fabien ; puis, comme frappée d'un souvenir, recule avec épouvante.*) Ah!...

TOUS.

Qu'y a-t-il?

PAULINE, *à part.*

J'avais tout oublié!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

CINQUIÈME ACTE.

Un salon de l'hôtel de la marquise, à Paris, richement décoré. Au fond, grande porte ouvrant sur une galerie. De chaque côté, formant le pan coupé, sont des fenêtres avec tentures. Portes latérales. En avant de chaque côté, un riche meuble de Boule, formant console et armoire. A gauche, un grand canapé. Fauteuils à droite et au fond. Une sonnette sur la console de droite. A gauche de la porte du fond est un cordon de sonnette. Au lever du rideau, l'intendant et le domestique entrent de gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INTENDANT, un DOMESTIQUE, puis ANDRÉ.

L'INTENDANT, *au domestique.*

Mme la marquise est allée à Versailles, présenter à S. M. la reine Mlle de la Reynerie, arrivée depuis peu, des colonies. Madame sera de retour avant une heure... Veillez donc à l'exécution des ordres que j'ai donnés.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur l'intendant. (*Il salue et va pour sortir, lorsqu'il rencontre André sur le seuil de la porte du fond.*) Qui êtes-vous? Que demandez-vous?

ANDRÉ.

Monsieur le docteur, s'il vous plaît?

L'INTENDANT.

Vous êtes dans l'hôtel de Mme la marquise de la Reynerie, et non pas chez un médecin... Vous vous êtes trompé de porte... (*Le valet sort et laisse la porte du fond ouverte.*)

ANDRÉ, *entrant.*

Oh! que non pas, Monsieur... c'est bien ici qu'il demeure...

L'INTENDANT.

Qui?

ANDRÉ.

Le docteur... Le cher et digne homme, que je viens remercier.. et que j'embrasserais là de bon cœur si j'osais... Il est connu dans notre faubourg... allez.. depuis le jour où, renversée par un brillant équipage, ma pauvre vieille mère a été relevée, secourue par lui : tout le monde la croyait perdue, à commencer par le médecin de l'hospice . et aujourd'hui elle est sur pied, grâce à lui... aussi ne manque-t-il pas de pratiques; mais avec lui le plus pauvre a toujours la préférence, et quand il passe dans le quartier, pour que tous les hommes le saluent, et que toutes les femmes le bénissent, on n'a besoin que de dire : C'est le docteur noir.

L'INTENDANT, *riant.*

Le docteur noir?... Ah! je sais maintenant de qui vous voulez parler... c'est de Fabien...

ANDRÉ.

Ah! il s'appelle M. Fabien?...

L'INTENDANT, *avec dédain.*

C'est un mulâtre, un esclave affranchi que Mlle de la Reynerie a amené de l'île Bourbon comme un souvenir, une curiosité du pays, sans doute...

(*Ici, Fabien paraît au fond; il est en habit à la française et porte l'épée au côté, il dépose son chapeau sur un fauteuil à droite.*)

ANDRÉ.

N'en dites pas de mal devant moi!... car, voyez-vous... je me ferais tuer pour lui...

FABIEN, *tendant la main à André.*

Noble cœur!...

ANDRÉ, *allant à lui.*

Ah! vous voilà!... (*Il lui baise la main.*)

L'INTENDANT, *avec ironie, en sortant.*

Jusqu'à ce que la Faculté et la police défendent à M. Fabien de se mêler de médecine, je l'engage à donner ailleurs ses consultations. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

FABIEN, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Comment! Monsieur le docteur, vous souffrez que ce vieux singe poudré vous parle de ce ton-là?

FABIEN *avec calme.*

André, comment se porte votre mère aujourd'hui?

ANDRÉ.

Bien... tout à fait bien... c'est elle qui m'envoie... Elle aurait

été presque assez forte pour venir elle-même... mais... elle a eu peur...

FABIEN.

Peur?

ANDRÉ.

V'là ce que c'est. Nous nous sommes dit : Chacun vit de son état; on ne peut pas toujours faire de la médecine par charité... Alors, j'ai travaillé double... et je vous apporte quinze journées que j'ai gagnées en une semaine... ça n'est ni gros ni lourd.... mais enfin le v'là...

FABIEN.

Mon ami, j'accepte ce que vous m'offrez... mais restez-en dépositaire... et quand vous trouverez plus malheureux que vous... eh bien! vous donnerez cet argent.

ANDRÉ.

De votre part?

FABIEN.

Comme vous voudrez...

ANDRÉ.

Il sera fait ainsi que vous avez dit... Adieu, Monsieur Fabien... N'oubliez jamais André.. Dans quelques mois, je compte aller retrouver mon frère, en Bretagne, notre pays...

FABIEN.

En Bretagne?

ANDRÉ.

Oui .. et si vous y venez jamais, la meilleure place sera pour vous à notre foyer, comme vous avez la première dans notre cœur!... Adieu, Monsieur Fabien!...

(*Andre serre la main de Fabien et sort.*)

SCÈNE III.

FABIEN, *seul. Il s'assied à gauche et achève de lire une lettre qu'il tenait à la main.*

« Oui, mon bon Fabien, une vie nouvelle a commencé pour moi, » près de Roger, près de mon mari, qui m'aime plus que jamais .. » au sein de sa famille, qui m'a reçue comme un autre enfant. » Vous le voyez, mon ami, je suis bien heureuse! Répondez nous » vite et dites-nous que vous aussi, vous êtes heureux...» (*Pliant, serrant le papier, puis avec ironie.*) Oui, ma bonne Lia, oui, j'habite un riche hôtel! je suis le premier des laquais de Mme la marquise de la Reynerie!.. honneur insigne! C'est chez moi, dans ma chambre que je suis servi!.. par un de mes semblables, un laquais comme moi!.. Oui, moi aussi, je suis bien heureux!! (*Se levant et changeant de ton.*) Mais, mon Dieu!... d'où me vient donc tant de patience et de résignation? Voilà plus de six mois que cela dure ainsi.... et je n'ai pas encore secoué mon énergie qui sommeille, pour leur crier à tous : Mais cette

femme que vous entourez dans ce salon d'hommages et de flatteries . cette femme est à moi !.. Non ! je me tais... enfermé presque tout le jour je cherche dans l'étude l'oubli de ma condition... C'est seulement quand j'entends sortir de l'hôtel le carrosse de la marquise, que je me hasarde à échanger avec Pauline, quelques mots, quelques regards... Puis, un étranger arrive et je m'éloigne aussitôt, emportant pour prix de mon silence, un sourire ou une larme... Oh ! je suis lâche ! bien lâche ! (*Bruit de voiture. Il court à la fenêtre de droite, qu'il ouvre.*) C'est elle !.. (*Avec joie.*) je vais la voir ! la voir !! Ah ! voilà le secret de ma résignation !

(*Un valet en grande livrée ouvre à deux battans la porte du fond. Le chevalier, en costume de cour, entre, donnant la main à Pauline, parée aussi. Sainte Luce ne fait pas attention à Fabien, qui se tient à l'écart et que Pauline non plus ne voit pas.*)

SCÈNE IV.

FABIEN, PAULINE, SAINTE-LUCE.

FABIEN, *à part.*

Toujours cethomme avec elle ! (*Il passe à gauche et reste au fond.*)

SAINTE-LUCE.

Eh quoi ! chère cousine, la toute gracieuse réception qui vous a été faite à Versailles, n'a pu ramener le sourire sur vos lèvres... J'avoue que je reviens enthousiasmé comme la marquise ; car il me semblait que les regards de notre charmante reine ne se détournaient de vous que pour se fixer sur moi... Elle avait deviné sans doute ce que je devais bien mal cacher...

PAULINE.

Pardon, chevalier. . Ma mère vous attend dans son appartement, je crois...

SAINTE LUCE.

Près de vous, il m'était permis de l'oublier... (*A part.*) Toujours froide et contrainte .. elle qui avait tout quitté pour moi .. C'est à n'y rien comprendre !... (*Haut* A demain, ma jolie cousine .. et d'ici là pensez un peu à moi qui vais ne songer qu'à vous. (*Il va pour lui baiser la main; elle la retire. . Il fait un geste de dépit, remonte pour sortir, et s'arrête à la vue de Fabien.*) Ah ! ah ! vous étiez ici, vous ..

PAULINE, *se retournant, surprise.*

Fabien !!

SAINTE-LUCE.

Dans ce salon !.. on voit que nous sommes loin de l'île Bourbon, et que nous marchons à grands pas vers l'égalité... comme disent messieurs du tiers-Etat... (*A part*) C'est étrange !... (*Haut.*) Vous venez, sans doute, prendre quelque ordre de Mademoiselle .. Mais vous auriez pu vous faire annoncer, mon cher... S'il n'y a plus d'esclaves en France, il y a, je crois, encore des valets. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

FABIEN, PAULINE.

FABIEN.

Oui... esclave à Bourbon !... ici... valet !

PAULINE, *à demi-voix et d'un ton suppliant.*

Mais cet esclave... ce valet....c'est mon époux et mon amant !... Pour Dieu qui le connaît et pour moi qui l'aime, il est grand, il est noble !... il a le droit d'être fier de lui même... Mais là sur ton cœur. . est ce que tu ne portes pas un acte sacré, signé par un ministre du Seigneur.., un acte qui dit que ce valet, que cet esclave, c'est mon maître à moi ! ..

FABIEN.

Ce mariage, béni par un prêtre inconnu, dans un coin de l'île Bourbon,... ta mère croira pouvoir le briser d'un coup de son éventail.... (*Brusquement, et tirant l'acte de sa poche de côté.*) Mais, s'il n y a là de bonheur pour personne, il y a là au moins une insulte et une vengeance !..

PAULINE, *d'un ton calme.*

Oui, Fabien, avec cet acte vous pouvez aller trouver ma mère, et lui dire : Mourez de honte, Madame, votre fille a changé le nom de la Reynerie contre celui de Fabien.. Votre fille s'est donnée à moi ! ! Vous pouvez faire cela... et je vous pardonnerai, moi... mais, ma mère maudira la mémoire de sa fille !

FABIEN, *troublé.*

Que dis-tu ?

PAULINE.

Tu n'as pas oublié qu'à Bourbon la pensée du suicide me vint une fois..... Ce poison, que l'abbé Landry écarta de mes lèvres, je l'ai gardé ; il est là,... dans ce meuble (*elle indique la console de droite*), dont le secret n'est connu que de moi seule... Eh bien ! le jour où, par toi, par tout autre, ma mère apprendra que j'ai foulé aux pieds ce préjugé du sang, qui est pour elle une seconde religion, ce jour-là je mourrai ! Et maintenant, ami, tu peux tout dire à ma mère.

FABIEN, *épouvanté.*

Oh ! pardonne-moi, Pauline, pardonne-moi ! je souffre tant !... je suis si malheureux ! ! mais ne crains plus rien... je me résignerai au sort que j'ai accepté, je dompterai la douleur qui me brise, j'étoufferai la jalousie qui me dévore..,

PAULINE, *avec bonté.*

Oh ! Fabien !... de la jalousie ! !

FABIEN.

Non ! je suis fou ! le doute n'est jamais entré dans mon cœur ! Il m'aurait tué... Pauline ! ! Je serai confiant et calme, je te verrai partir chaque jour pour ces fêtes brillantes, où tant de séductions t'environnent... et je me tairai ! .. Ta mère pourra redoubler d'insultes et d'outrages... je me tairai ! Tu accepteras, pour guide,

pour appui, le bras de ce Sainte-Luce, de cet homme toujours attaché à tes pas... de cet homme qui t'aime!.. je le verrai, comme tout à l'heure, te dévorer du regard, approcher de ses lèvres cette main qui est à moi! je verrai tout cela, Pauline .. et je me tairai!... Mais ce poison ne reste a pas ici!... La clé de ce meuble... donne-moi cette clé...

PAULINE, *avec fermeté.*

Non, Fabien!

FABIEN.

Ce poison! je le veux! (*allant à la console*) et dussé-je briser ce meuble!. . (*Il essaie d'ouvrir la petite armoire.*)

PAULINE, *courant à la porte du fond.*

On vient!... un mot encore, et tu vas me perdre... (*Elle a poussé le verrou.*)

LA MARQUISE, *en dehors.*

C'est moi! Pauline, ouvrez!

PAULINE.

Ma mère! elle va me trouver seule, enfermée avec toi!...

FABIEN, *courant à la fenêtre.*

Oh! plutôt me tuer sur ces pavés!...

PAULINE, *courant à Fabien.*

Arrête! (*lui montrant sa chambre.*) Ah! dans cette chambre... l'escalier de service... hâte-toi!

LA MARQUISE, *en dehors.*

Pauline!

FABIEN, *sortant par la porte à droite.*

Tu le vois... je me tais et je pars!...

PAULINE, *ouvrant.*

Pardon, ma mère... pardon.

SCÈNE VI.

PAULINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *regardant autour d'elle*

Vous étiez seule, Pauline...?

PAULINE, *troublée.*

Oui, oui... ma mère... seule...

LA MARQUISE.

Le chevalier, en vous quittant, avait laissé Fabien dans ce salon.

PAULINE.

En effet.

LA MARQUISE.

Comment cet homme s'est-il permis d'entrer ici, sans votre ordre exprès?

PAULINE, *hésitant.*

Fabien avait à me rendre compte d'une visite qu'il avait, suivant mon désir, faite à de pauvres gens.

Digitized by Google

LA MARQUISE, *avec hauteur.*

C'est déjà trop, convenez-en, d'avoir à justifier sa présence dans votre appartement... je ne veux plus qu'à l'avenir vous ayez de semblables explications à me donner.. Demain, Fabien sortira de cet hôtel; dans trois jours il aura quitté la France.

PAULINE.

Lui !

LA MARQUISE.

Je le renvoie à la colonie; il y trouvera désormais une existence indépendante, assurée; je récompenserai comme je le dois ce qu'il a fait pour vous... Ne parlons plus de cet homme, et arrivons au motif qui m'a fait monter ici .. Je viens de recevoir un exprès de Versailles... Mme de Keradeuc, admise après nous chez la reine, me transmet les gracieuses intentions de Sa Majesté à votre égard. Vous avez plu, ma fille, et, pour vous pouvoir compter parmi ses dames d'honneur, notre reine vous marie.

PAULINE.

Qu'entends-je!..

LA MARQUISE.

Ce soir, le chevalier de Sainte-Luce recevra les lettres patentes qui lui conféreront le titre de comte, et demain le roi, qui veut aussi mettre le comble aux bontés dont il m'accable, le roi signera votre contrat.

PAULINE.

Non!... je n'ai pas bien entendu... Mais tout cela est impossible, ma mère!

LA MARQUISE, *vivement.*

Impossible!...

PAULINE.

Quelque brillante que soit la destinée qu'on veut me faire... je la refuse!

LA MARQUISE, *avec fermeté.*

Ecoutez-moi, ma fille... je ne faiblirai pas devant un caprice, devant une résistance aussi folle qu'inexplicable... Sauvée par un miracle, un nouveau coup peut m'atteindre... et, dans ce temps de trouble et d'orages populaires, je veux vous laisser un soutien, un défenseur, et je ne saurais confier mon enfant à plus digne et à plus noble que Sainte-Luce, déjà presque mon fils... (*Remarquant l'immobilité de Pauline, et d'un ton plus ferme encore*) : Je vous le répète, je veux que ce mariage se fasse. . Et par la mémoire de votre père, il se fera! (*Elle va à la console de droite, sonne, puis y dépose son éventail.*)

PAULINE, *à part.*

Mon Dieu! vous voulez donc que je meure?...

LA MARQUISE, *à l'intendant, qui entre.*

Prévenez Fabien que j'ai un ordre important à lui donner... (*Fausse sortie.*) Vous ferez monter ici les personnes que j'attends; je recevrai chez ma fille. (*L'intendant sort. — A Pauline.*) C'est maintenant comme votre futur époux que vous devez accueillir le

chevalier. (*Elle s'assied à droite. — Pauline, sans rien répondre, s'agenouille devant sa mère et couvre sa main de baisers et de larmes.*) Pauline, n'essayez pas de me faire changer de détermination : comme votre résistance, vos prières seront vaines...

PAULINE *pleurant.*

Ma mère, le ciel m'est témoin que j'aurais voulu vous consacrer cette existence que vous m'avez donnée... Je ne vous demandais qu'une place à vos côtés, dans votre cœur... et vous me chassez!...

LA MARQUISE.

Je vous remets au bras d'un époux.

PAULINE, *même jeu.*

Avant que votre volonté m'exile et nous sépare... ma mère, regardez-moi comme vous me regardiez, lorsqu'enfant je venais chercher dans vos yeux mon bonheur et ma joie... Bénissez-moi comme vous me bénissiez lorsqu'à deux genoux je demandais à Dieu de vivre et de mourir avec l'amour de ma mère.

LA MARQUISE, *la relevant.*

Pauline... c'est demain, au pied de l'autel, que je bénirai mes enfans.

PAULINE, *à part, avec résolution.*

Demain, elle n'aura plus de fils!

(*L'intendant ouvre la porte du fond.*)

LA MARQUISE.

Remettez-vous, Pauline, nous ne sommes plus seules.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, PAULINE, AURÉLIE, SAINTE-LUCE, PERSONNAGES DE LA COUR.

L'INTENDANT, *annonçant.*

Mme la comtesse de Kéradeuc. M. le chevalier de Sainte-Luce, M et Mme de Beaumesnil, M. et Mme de la Frenaye, Mme la marquise d'Amberville, M. le conseiller d'Ormesson.

(Tous ces personnages, à leur entrée sont accueillis par la marquise et salués par Pauline. Les valets préparent et avancent des siéges. La marquise fait asseoir deux dames sur le canapé à gauche et se place elle-même sur un fauteuil près du canapé. Pauline, commandant à son émotion, a fait placer une dame à droite. Un fauteuil reste vide entre cette dame et Pauline, qui va s'asseoir tout près du meuble à droite. Les hommes restent debout à droite et à gauche derrière les dames. Mme de Keradeuc est seule debout quelques instans près de la marquise.)

AURÉLIE.

Ma bonne tante... voilà donc mon vœu le plus cher accompli .. Sainte-Luce vient de m'apprendre...

LA MARQUISE, *souriant.*

Que je suis une sujette bien humble, bien soumise... et qui s'empresse d'obéir... Je veux que dès demain, dès ce soir, on sache

à Versailles que j'ai présenté à mes amis, Mme la comtesse de Sainte-Luce, dame d'honneur de Sa Majesté la reine.

TOUS.

Dame d'honneur !

(*Les hommes félicitent Sainte-Luce.*)

AURÉLIE, *prenant la main de Pauline.*

Enfin !... te voilà ma sœur !...

(*Elle s'approche de la dame assise à droite.*)

PAULINE *à part.*

Mon Dieu ! donnez-moi encore une heure de force et de courage!

SAINTE-LUCE.

Ma tante, mon cœur ne saurait trouver assez d'actions de grâces à vous rendre... Je serai digne, je vous le jure, du trésor que vous voulez bien me confier... (*Il baise la main de la marquise, et s'approche de Pauline, qui reste immobile et muette.—A part.*) Comment !... pas un regard !...

L'INTENDANT, *entrant.*

Pardon, Madame la Marquise, Fabien, que vous avez fait demander, est là...

PAULINE.

Fabien !

SAINTE-LUCE, *à part.*

Comme, à ce nom, elle a tressailli ! (*Il se tient debout près de la marquise, à gauche.*)

LA MARQUISE.

C'est bien, qu'il attende.

AURÉLIE, *allant à la marquise.*

Ce pauvre Fabien.. je l'ai à peine entrevu depuis son arrrivée... j'en ai tant et si souvent parlé dans nos soirées... que ces dames, aussi curieuses que je l'étais à Bourbon, brûlent du désir de connaître le docteur noir...

LA MARQUISE.

Dans ce salon... y songez-vous, ma nièce ?

AURÉLIE, *riant.*

Ma tante, on n'en saura rien à Bourbon, et M Barbantane n'est pas ici. (*Elle la prie tout bas.*)

PAULINE, *à part.*

Oh ! devant tout le monde il ne pourrait se contraindre.

LE CHEVALIER, *à part.*

Pâle... troublée... comme ce matin... et toujours à propos de Fabien... Par Dieu ! je saurai jusqu'où va son intérêt pour cet homme. (*Haut.*) Ma tante, permettez-moi de me joindre à ma sœur... j'ai, d'ailleurs, une dette à payer à Fabien...

LA MARQUISE.

Vous ?

SAINTE-LUCE.

Oui, d'honneur !

LA MARQUISE.

Allons, mon cher comte, aujourd'hui je ne ne veux, je ne dois

rien vous refuser... (*A l'intendant.*) Fabien peut entrer... (*Aurélie va s'asseoir près de Pauline.*)

PAULINE, *à part.*

Il va se trahir et nous perdre!

SAINTE-LUCE, *riant.*

Eh! mais... c'est presque une présentation.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FABIEN.

(Fabien est introduit par l'intendant. A la vue de tant de monde, il s'arrête et semble hésiter. Sur un signe de la marquise, il entre, s'incline, et s'adresse à la marquise.

FABIEN.

Madame la marquise m'a fait appeler... je me rends à ses ordres.

AURÉLIE, *bas à la dame qui se trouve de son côté.*

Comment le trouvez-vous?... Bien, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Fabien, vous quittez mon hôtel... vous allez partir...

AURÉLIE, *étonnée.*

Vraiment! Et où va-t-il donc?

LA MARQUISE.

A Bourbon.

FABIEN, *vivement.*

Moi!! (*Un regard de Pauline l'arrête.*)

SAINTE-LUCE, *à part.*

Comme elle le regarde!...

FABIEN, *avec résignation.*

Quand devrai-je partir, Madame?

LA MARQUISE.

Demain... Mon intendant a reçu mes instructions... J'ai songé à votre avenir. . à votre fortune .. vous pouvez vous retirer maintenant...

SAINTE-LUCE, *à la marquise.*

Pas encore!... Ma tante, je solliciterai de vous un délai... un sursis à ce départ... (*Il fait signe à Fabien de de cendre près de lui.*) Fabien, nous ne sommes plus à Bourbon... et je puis, je veux reconnaître ce qu'un jour vous avez fait pour moi .. je tiens pour bonne l'invitation que je vous ai faite alors, et je désire que vous assistiez à mon mariage avec Mlle de la Reynerie (*avec intention, et regardant ensemble Fabien et Pauline*), mariage qui sera célébré dans trois jours. (*Fabien fait un mouvement; mais Pauline s'est aussitôt soulevée, et ne le quittant pas du regard, elle a posé la main sur la console qui contient le poison. Fabien, rassemblant toutes ses forces, feint d'être calme, et se tait.*)

SAINTE-LUCE, *à part, les regardant tous deux.*

Encore!... Oh! à tout prix, je veux savoir...

AURÉLIE, *de sa place, à la marquise.*

Vous accorderez cette grâce à Fabien, n'est-ce pas, ma tante?... Docteur, vous ne remerciez pas mon frère?

SAINTE-LUCE, *avec un sourire railleur.*

Ah! je me souviens... il lui coûte de s'avouer mauvais prophète.... Fabien avait déclaré tout mariage impossible pour Mlle de la Reynerie...

LA MARQUISE.

Lui!

SAINTE-LUCE.

Oui, ma tante; il craignait sans doute de perdre une clientèle, source inespérée de fortune et de faveurs. (*Avec intention, et regardant Pauline.*) On ne peut supposer un autre motif... mais je crains bien que la protection de notre cousine, pour avoir été irréfléchie, exagérée peut-être, ne soit fatale à notre docteur.

AURÉLIE.

Comment?

SAINTE-LUCE, *avec insolence.*

Sans doute, à Bourbon, il lui faudra dépouiller cette enveloppe de gentilhomme qui paraît étrange, et dont on s'amuse ici... mais qui serait une insulte qu'on châtierait là-bas... Il lui faudra surtout déposer cette épée qui va mal au pauvre mulâtre qui ne pourrait s'en servir même pour détourner la canne d'un planteur.

PAULINE, *regardant toujours Fabien, poussant un cri concentré.*

Ah!

SAINTE-LUCE, *avec colère.*

Plus de doute! elle l'aime!

AURÉLIE.

Vous êtes cruel, mon frère.

SAINTE LUCE, *avec hauteur.*

Non, ma sœur, ce n'est pas moi,... c'est la raison qui remet chaque chose à sa place, et chaque homme à son rang... Voyez, Fabien paie déjà cher les rêves insensés qu'une bienveillance imprudente a fait naître... Il souffre, car il ne peut oublier ce qu'il a été, ce qu'il est encore... il tourmente la poignée de cette épée dont il ne peut faire qu'un poignard, seule arme qui doive briller dans la main qui porte encore l'empreinte d'une chaîne.

FABIEN, *avec rage.*

Ah!

(Il porte la main à son épée, puis l'arrachant de son côté, il la brise dans ses mains et la jette à ses pieds; puis, après ce mouvement qu'il n'a pu réprimer, il chancelle et porte la main à son visage qui s'inonde tout-à-coup de larmes. Mouvement général, tout le monde regarde Fabien.)

SAINTE-LUCE, *regardant Fabien avec mépris.*

Qu'est ce donc?

AURÉLIE, *qui s'est levée et qui se place entre Sainte-Luce et Fabien.*

Pauvre homme! voyez... il pleure!...

PAULINE, *se levant et jetant avec force à terre son éventail.*

Oh! je suis lâche et infâme! (*s'élançant vers sa mère, et d'une voix étouffée par la colère et les sanglots.*) Ma mère, renvoyez tout le monde... il faut que je vous parle!

LA MARQUISE, *se levant.*

Quelle agitation!...

PAULINE, *bas.*

Par pitié, pour moi, pour vous... renvoyez tout le monde!..

LA MARQUISE, *bas.*

Vous m'effrayez, Pauline... (*haut et montant au fond.*) Mes amis, ma fille est souffrante... et son état m'inquiète...

AURÉLIE, *s'avançant près de Pauline.*

Vraiment!

LA MARQUISE, *à tous.*

A bientôt... Et vous, chevalier, à demain.

(*Tous les invités sortent.*)

SAINTE-LUCE, *à part, avec colère.*

Si vous m'avez donné en effet cet indigne rival, belle cousine... je vous ai rendu, du moins, insulte pour insulte... (*à Amélie.*) Ma sœur, sortons.

(Il lui prend la main et sort avec elle; il jette en passant un dernier regard de mépris sur Fabien, qui va le suivre.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, PAULINE, FABIEN.

PAULINE, *retenant Fabien.*

Vous, Fabien, restez! (*Elle remonte vers lui.*)

LA MARQUISE.

Pourquoi le retenir?

PAULINE.

Parce que... si on le chasse, il faut me chasser aussi... Parce que, s'il sort... je dois le suivre.

LA MARQUISE

Suivre Fabien!...

PAULINE, *avec énergie.*

Oui, ma mère, Fabien que j'aime!

LA MARQUISE.

Que tu aimes!...

PAULINE, *éclatant.*

Fabien, qui est mon mari!

LA MARQUISE.

Lui?...

PAULINE, *à Fabien.*

Relève la tête, pauvre martyr!... Dieu qui t'avait donné la résignation, m'a envoyé le courage à la fin!...

LA MARQUISE, *avec force.*

Femme de Fabien!... toi? Ah! tu n'as pas dit cela!...

PAULINE.

Ma mère!... j'ai dit qu'on ne déshonorerait pas, qu'on ne chasserait pas mon mari!

LA MARQUISE, *même jeu.*

Ton mari, malheureuse!... (*Elle s'avance vers Pauline, les mains levées comme pour la maudire.*)

FABIEN *se plaçant entre elles.*

Ne vous hâtez pas de maudire, Madame, car votre malédiction serait impie et n'arriverait point à Dieu!... Car cette femme qui s'humilie et qui pleure, cette femme est pure comme les anges... Elle m'a aimé, moi, pauvre esclave... parce que j'avais donné ma vie pour son père.,. Mais c'est bien votre sang qui coule dans ses veines... car elle avait honte de son amour, et c'est sur le bord d'un abîme, c'est quand la mort nous entourait, quand le salut semblait impossible, c'est avec un dernier soupir enfin, que son secret s'est échappé!..

LA MARQUISE.

Mon Dieu! m'avez-vous donc fait revivre pour me rendre témoin du déshonneur de notre famille?... Mais ce mariage infâme sera brisé...

FABIEN, *avec force.*

Briser ce mariage!... vous ne le pouvez pas, Madame!.. Appelez vos valets; ils feront place et passage à l'époux de votre fille... rappelez ce chevalier de Sainte-Luce, qui m'a si fièrement écrasé sous son talon rouge et que sans un regard de Pauline, j'aurais moi, tout à l'heure, brisé comme cette arme de parade... A cet insolent rival, je dirai : A ton tour, meurs de jalousie et de rage... ta fiancée est ma femme.

LA MARQUISE, *le menaçant.*

J'invoquerai... les magistrats... le roi lui-même.

FABIEN.

Tout esclave qui touche le sol de la France, est libre... je suis donc sujet libre, Madame... et la loi qui défend et protège, a été faite pour moi comme pour vous..

LA MARQUISE, *à Pauline.*

Tu l'entends... cet homme... tu l'entends proclamer notre honte... mais si ton père pouvait sortir de sa tombe... il te tuerait, infâme! car mieux valait pour lui sa fille morte que déshonorée!..

PAULINE, *courant au meuble dont elle presse le ressort, et saisissant un petit flacon qui était renfermé dans le meuble.*

Eh bien! que mon père me juge... je vais à lui!..

(*Fabien s'élance, lui arrache le poison des mains, et le jette au loin.*)

FABIEN.

Pauline!

LA MARQUISE, *allant à elle.*

Qu'allais-tu faire?

FABIEN, *avec calme.*

Elle allait mourir, Madame!

LA MARQUISE.

Mourir!

FABIEN.

Elle avait caché ce poison, là, dans ce meuble .. pour que votre malédiction ne tombât que sur un cadavre, et vous l'auriez laissée expirer sous vos yeux, n'est-ce pas? Dans votre inflexible orgueil, vous auriez dit aussi, noble dame! Mieux vaut le deuil que le scandale dans ma maison!

LA MARQUISE, *tombant anéantie sur le canapé.*

Pauline!

PAULINE, *tombant à genoux devant Fabien.*

Je ne pourrai pas vivre maudite de ma mère!

FABIEN, *la regardant avec amour.*

A moi, maintenant, d'achever ton œuvre de dévoûment et d'amour... ce que ne peuvent faire ni le souverain, ni la loi... Fabien le fera, lui! Ce mariage, consacré par un saint ministre, qui n'en dira le secret qu'à Dieu... ce mariage inviolable, indissoluble pour tous, je le briserai!

PAULINE.

Toi!

LA MARQUISE, *se levant.*

Que dites-vous?

FABIEN, *contenant à peine ses sanglots, et relevant Pauline.*

Je dis, Madame, que je vous rends votre fille... Pauline, tu m'as payé en un instant toutes mes douleurs, toutes mes tortures . tu voulais mourir pour moi... tu vivras pour ta mère... (*Il la fait passer près de sa mère.*) Adieu, Pauline... (*Après un temps.*) Je ne devais être ton fiancé que dans le ciel... Adieu! (*Près du seuil de la porte et avec des larmes.*) Jamais à moi, Pauline... mais jamais à un autre... Adieu! (*Il sort.*)

PAULINE.

Ma mère! s'il me quitte, c'est pour se tuer!

(*Elle veut le suivre.*)

LA MARQUISE, *qui a déjà remonté la scène et qui est à la porte du fond tire violemment le cordon de sonnette qui est près de cette porte.*

(*A sa fille, qu'elle retient avec force.*) Demeurez! (*A l'intendant qui paraît.*) Suivez Fabien, employez s'il le faut la violence; mais qu'il ne puisse sortir de l'hôtel .. (*L'intendant sort.*)

PAULINE, *qui regarde sa mère et avec joie.*

Vous le sauverez donc, ma mère?

LA MARQUISE, *avec dureté, et ramenant sa fille à l'avant-scène.*

Je sauverai l'honneur de notre maison.

(*Pauline, dont la force est épuisée, tombe à genoux devant sa mere.*)

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ACTE SIXIÈME.

A la Bastille. — Le théâtre est partagé horizontalement en deux parties. L'étage supérieur est encore partagé en deux : la partie de droite forme une chambre bien éclairée et meublée avec une sorte de luxe : au fond de cette chambre, à gauche, une toilette avec une glace au-dessus ; à droite, au fond faisant face à la toilette, une fenêtre avec tenture ; au milieu un guéridon ; fauteuil de chaque côté. A droite, au premier plan, une porte qui conduit dans la chambre à coucher du chevalier. A gauche, au premier plan, une autre porte donnant sur la cage d'un escalier, formant la partie gauche. De l'étage supérieur, un grand escalier de pierre conduit à un autre étage, supposé au-dessus. Au pied de cet escalier, est une dalle qui se soulève et donne passage pour descendre dans un cachot, formant la partie inférieure de la décoration. L'escalier qui, de la dalle, conduit au cachot, n'est pas vu du public, et semble taillé dans l'épaisseur du mur. A gauche est une petite porte, puis trois marches donnent enfin accès au cachot : à droite, dans ce cachot, en face de la petite porte, est un gros pilier derrière lequel est de la paille. Au fond, un banc de pierre, puis au-dessus une petite ouverture avec des barreaux, donnant sur un couloir souterrain ; devant le gros pilier est une lampe allumée qui est posée sur une pierre ; en face à gauche est une autre pierre. La partie supérieure de gauche est éclairée par des meurtrières. La chambre du chevalier reçoit le jour par une grande fenêtre à droite. Le cachot n'est éclairé que par la lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIQUET, *seul dans la chambre du chevalier. Il est assis et lit une gazette.*

Quatorze juillet!... voilà donc deux mois et six jours que j'habite le château royal de la Bastille!... (*Sortant de sa rêverie.*) Et pourquoi? ai-je demandé à M. de Sainte-Luce, mon maître... Briquet, m'a-t-il répondu... tu es mon valet de chambre, je te donne douze cents livres par an, pour me suivre, me raser, m'habiller et poudrer ma perruque en quelque lieu de France que ce soit. Le roi m'envoie à la Bastille... tu es force de venir me raser, m'habiller et poudrer ma perruque à la Bastille.. (*Se levant.*) Et nous y voici tous les deux!.. logés dans la tour de la chapelle, au troisième au-dessous de l'entresol, juste au niveau des fossés. . (*Regardant autour de lui.*) L'appartement n'est pas mal distribué.. ici le salon. . là, la chambre à coucher de M. le chevalier... les meubles sont galans, coquets... Enfin, c'est une vraie prison de gentilhomme... mais c'est une prison.,. (*On entend battre la géné-*

rale.) Tiens! on bat la générale... c'est la première fois depuis que je suis ici... Est-ce que le roi viendrait nous visiter,... nous délivrer? ..

(La générale s'éloigne peu à peu. On entend dans la chambre voisine la voix de Sainte Luce.)

SAINTE-LUCE, *en dehors.*

Briquet!

BRIQUET.

Ah! voici mon maître levé... car il dort, lui... Il mange... il chante .. Il est gai comme un pinson... (*soupirant.*) en cage!...

SCÈNE II.

SAINTE-LUCE, BRIQUET.

SAINTE-LUCE, *en robe de chambre.*

Briquet!... Eh bien! drôle! est-ce qu'on ne m'entend pas?

BRIQUET, *avec empressement.*

Voilà... voilà. M. le chevalier demande son carrosse?

SAINTE LUCE.

Hein!..

BRIQUET.

Ah! j'oublie toujours que nous gémissons dans les fers!

SAINTE-LUCE, *riant.*

Il faudra pourtant t'y habituer, mon pauvre Briquet... (*s'asseyant sur le fauteuil que Briquet a placé au milieu.*) Ça, voyons, qu'on m'a commode.

BRIQUET *va à la toilette et prend tout ce qu'il faut pour coiffer son maître.*

Ah çà! Monsieur le chevalier, vous n'allez donc pas chercher à nous tirer d'ici?

SAINTE-LUCE, *un petit miroir à la main.*

Moi, demander grâce?... jamais!... J'ai fait acte de bon serviteur du roi.. le roi m'a puni... tant pis pour lui!

BRIQUET, *à part, tout en le coiffant.*

Pour lui et pour moi!... (*Haut.*) Pardon, Monsieur le chevalier... mais il paraît que vous avez fait...

SAINTE LUCE, *avec colère.*

Mon devoir mordieu! (*gaîment*) Je déjeûnais au café de Foy... A une table, en face de moi, étaient trois bourgeois qui sentaient d'une lieue le Tiers-Etat.. (*à Briquet*) Prends donc garde... (*se reprenant*) C'étaient en effet des membres de cette nouvelle assemblée, que le ministre Necker a eu l'heureuse idée de convoquer... des députés aux États-Généraux.. qui causaient des affaires publiques .. (*se regardant dans le petit miroir qu'il tient à la main.*) Un peu de poudre de ce côté... (*continuant*) A une proposition mal sonnante, je me lève, je leur adresse la parole et leur déclare vertement qu'à mes yeux la noblesse est tout, le clergé peu, le Tiers-Etat rien!... Tu me coiffes horriblement mal aujourd'hui!

BRIQUET, *riant.*

Oh! oh! en prison... on n'y regarde pas de si près.

SAINTE-LUCE.

La querelle s'échauffe, et j'offre à l'un d'eux de l'honorer d'un coup d'épée... On accepte. « Je m'appelle le chevalier de Sainte-Luce, Monsieur! Et moi, Monsieur, on me nomme Barnave! Connais pas! » Là-dessus la foule se jette entre nous et nous sépare... Mais, le soir même, le bruit de cette aventure était arrivé à la cour... « Bon, me dis-je, on va arrêter ce M. Barnave!... » Pas du tout : c'est moi qu'on a arrêté! ..

BRIQUET, *s'arrêtant.*

Je comprends ça, Monsieur le chevalier, je comprends ça... Mais, moi, je n'ai jamais provoqué Barnave... qu'on le lui demande, à Barnave... (*Il replace tout ce qu'il tenait pour la coiffure, sur la toilette.*)

SAINTE-LUCE.

Eh! de quoi te plains-tu?... Le gîte est agréable... la table est bien servie... le vin excellent... et l'air de la captivité appétissant en diable!. . Sonne pour mon dîner!

BRIQUET, *se penchant vers le chevalier, et lui prenant le petit miroir.*

Mais vous, Monsieur le chevalier, vous n'avez pas laissé votre cœur à la porte de la Bastille! .. tandis que moi... car je ne vous ai peut-être pas dit que j'allais convoler en premières noces... le jour où l'on vous a arrêté... moi, compris...

SAINTE-LUCE, *riant.*

Si fait, tu m'as dit cela... C'est très drôle...

BRIQUET.

Ce jour-là même, j'avais donné rendez-vous à Reinette, ma fiancée, au Cours-la-Reine, près du troisième arbre à main gauche... Et voilà deux mois et six jours que Reinette m'attend... près du troisième arbre à main gauche... Elle doit bien s'impatienter... Reinette?

SAINTE-LUCE, *riant.*

Rassure-toi... Il passe beaucoup de gardes françaises au Cours-la-Reine... Reinette prend patience!...

BRIQUET, *exaspéré.*

Ah! Monsieur le chevalier, ne me dites pas de ces choses-là!... ou je suis un homme à mettre le feu à la Bastille!...

SAINTE-LUCE.

Eh bien! mais je ne t'en empêche pas... cela nous arrangerait tous... Allons! occupe-toi de mon dîner.

BRIQUET

Oui, Monsieur, je vais préparer la table. (*Il sort.*)

SAINTE-LUCE, *il se lève.*

Pauvre garçon, lui aussi il est jaloux . Décidément mes soupçons étaient fondés .. Pauline aimait Fabien, elle aura tout avoué à sa mère... car lorsque je me présentai à l'hôtel de la Reynerie, Fabien était, dit-on, parti pour l'île Bourbon, et ne devait plus

revenir en France... La marquise avait quitté Paris avec Pauline et m'annonçait dans un billet que sa fille entrait en religion... Ah! mort de ma vie! avoir été joué, trompé, sacrifié pour un mulâtre!... c'était à ne savoir où cacher sa honte! .. (*Souriant.*) Heureusement le roi y a pourvu! . (*On entend la générale plus rapprochée et plus pressante.*) Ah çà! que se passe-t-il donc aujourd'hui?... (*Appelant.*) Briquet.

BRIQUET, *dehors.*

Voilà, (*rentrant*) Monsieur ..

SAINTE-LUCE.

On bat la générale à la Bastille, comme dans une place qu'on menacerait d'un assaut.

BRIQUET.

C'est peut-être fête aujourd'hui. . (*On entend une grosse cloche.*) Tenez, on sonne à grande volée à Saint-Paul... (*Ils regardent à la fenêtre.*)

(Pendant qu'ils cherchent à voir à travers les barreaux de la fenêtre, on voit dans la partie de gauche le guichetier suivi d'un garçon de cuisine portant une manne couverte. Ils descendent chez le chevalier. Le guichetier prend la manne et le garçon remonte. Le guichetier ouvre et entre chez le chevalier, et ferme la porte derrière lui.)

SAINTE-LUCE, *au bruit des clés.*

Ah! voilà mon dîner... (*Au guichetier.*) Que m'apporte-t-on là?

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE GUICHETIER.

LE GUICHETIER, *remettant la manne à Briquet qui la découvre.*

Tout ce qu'on a pu trouver de mieux, Monsieur le chevalier, et, comme d'ordinaire, du vin de la cave de M. le gouverneur.

SAINTE LUCE.

Ah! ce cher geôlier est plein d'attentions délicates. (*Regardant dans la manne.*) Comment!... pas de glace!... il me faut de la glace... ou je porte plainte au roi!...

BRIQUET.

Comment! nous dînerons sans glace!...

LE GUICHETIER.

Ce n'est pas de notre faute... on a envoyé, ce matin, un exprès et il n'est pas encore de retour... Les jardins publics, les boulevards sont, dit-on, couverts de monde... et la circulation est bien difficile...

SAINTE-LUCE.

Qu'est-ce que cela me fait, la circulation?

BRIQUET, *d'un ton piteux.*

Hélas, oui... nous circulons peu!...

(Il entre dans la chambre, portant la manne. Le guichetier va à la fenêtre.)

SAINTE-LUCE.

On devrait avoir ici une glacière... mais on n'a pas d'égards pour les prisonniers d'Etat!... A propos, j'ai adressé une réclamation à M. de Launay... je demande une chambre plus aérée... Conçoit-on!... me loger à la hauteur des fossés... au dernier étage de la tour!... car, enfin, au-dessous de nous, il n'y a plus rien, n'est-ce pas,... hein?

LE GUICHETIER *à la fenêtre, sans se déranger.*

Non, Monsieur, plus rien...

SAINTE LUCE.

Que regardez-vous là?

LE GUICHETIER, *s'éloignant vivement.*

Moi?...

SAINTE-LUCE. *allant à la fenêtre.*

Je ne me trompe pas... ce sont des pièces de canon qu'on met en batterie sur le rempart... là-bas, à gauche...

LE GUICHETIER.

C'est possible!...

SAINTE-LUCE.

Est-ce que le Tiers Etat ferait déjà des siennes?... (*On entend le rappel éloigné.*) Oui... c'est le rappel que j'entends battre dans le faubourg... Vive Dieu! si j'étais libre!... je ne demanderais qu'une compagnie de mousquetaires pour balayer tous ces tapageurs-là!..

BRIQUET, *à la porte à gauche.*

Monsieur le chevalier est servi!

SAINTE LUCE.

Bravo!... allons! que le roi donne une bonne leçon à Messieurs les Parisiens!.. Que M. de Launay leur envoie quelques dragées, et je leur pardonne à tous deux de me faire dîner sans glace comme un manant!

(*Il entre en riant dans sa chambre, le guichetier sort. A ce moment, un aide-guichetier descend rapidement l'escalier.*)

L'AIDE, *au guichetier.*

Ça va mal là-haut... on n'attend plus pour attaquer la Bastille, que les canons des Invalides... Le gouverneur craint que les insurgés n'aient des intelligences avec les prisonniers... Il vous fait appeler, montez vite!... (*Ils remontent vivement.*)

SCÈNE IV.

FABIEN, *dans le cachot inférieur.*

(On voit remuer la paille étendue derrière le pilier, dans le cachot inférieur; et bientôt Fabien, pâle, défait, se met sur son séant, passe la main sur son front, et se lève péniblement. Il va prendre la lampe, s'approche de l'ouverture pratiquée au fond, se hausse, approche la lumière contre les barreaux, regarde, écoute, puis s'éloigne découragé, et va replacer la lampe à gauche sur une pierre.)

(*Secouant tristement la tête.*) Rien! rien! (*grelottant de froid*)

l'humidité de la terre a pénétré mes vêtemens... j'ai demandé un peu de paille pour remplacer celle ci, et on m'a répondu que ça coûtait trop cher... de la paille!... On sert bien votre haine et votre vengeance, Madame la marquise... mieux valait me laisser mourir... que m'enterrer vivant ici... Quand je croyais acheter le pardon de Pauline par mon exil, c'est dans une tombe qu'on me jetait! Ah! pourquoi me plaindre?... ici la mort viendra plus vite... Mais Pauline... qu'est-elle devenue? (*chauffant ses mains à la lampe.*) Mes membres sont glacés, .. tout mon sang a remonté... là... à mon cerveau qui brûle!, . Dieu tout puissant!... ne permettez pas que ma raison succombe à tant de souffrance, avant qu'André ne soit revenu... Mais dois-je l'attendre?... Ce que je prends pour un souvenir, n'est-ce pas seulement un rêve?... J'en suis venu à douter de tout, de ma mémoire, de ma pensée, de mon existence!... Et cependant... non... je me rappelle bien qu'hier, j'étais assis là .. là ,. quand une voix a frappé mon oreille, .. et cette voix... c'était celle d'André... d'André qui travaillait dans cette sombre galerie. (*Il indique l'ouverture.*) Je l'ai appelé .. je lui ai crié mon nom,... et il ne comprenait pas que des entrailles de la terre sortît la voix d'un homme! .. Et il pleurait, le pauvre enfant... (*Ecoutant encore.*) Rien... rien.... (*Retombant accablé.*) André ne reviendra pas. (*Ici une pierre tombe de l'ouverture; à cette pierre est attaché un papier.*) Qu'est-ce que cela?... (*Il ramasse la pierre, en détache le papier.*) Une lettre de lui... Oui .. oh! merci, André! merci, mon Dieu!..

(Il ouvre la lettre en tremblant. Au même moment, dans la partie supérieure de gauche, le guichetier descend l'escalier, il tient un pain et une cruche; il soulève la dalle et disparaît par l'ouverture que cachait cette dalle.)

FABIEN, *lisant près de la lampe, pendant que le guichetier descend dans l'intérieur.*

« Mon cher bienfaiteur, je ne sais si je pourrai parvenir jus-
» qu'à vous... Tout Paris est en armes, et l'on tire sur quicon-
» que approche des fossés de la Bastille... pourtant cette lettre
» vous arrivera... ou ils me tueront! ..» — Bon André! — (*Continuant.*) « J'ai fait ce que vous m'avez commandé.... je suis
» allé à l'hôtel de la Reynerie... La rue était encombrée par une
» foule de gens en habits de deuil... la porte était tendue de
» noir.... (*D'une voix plus troublée.*) un prêtre priait près d'un cer-
» cueil recouvert de velours et d'armoiries .. Je demandai qui
» était mort dans la maison, et on me répondit.... »

(La porte s'ouvre brusquement, et le guichetier paraît. Fabien n'a que le temps de cacher sa lettre.)

SCÈNE V.

FABIEN, LE GUICHETIER.

LE GUICHETIER, *déposant le pain et la cruche sur le banc de pierre.*
Tenez...

FABIEN.

Merci...

LE GUICHETIER, *sévèrement.*

Hier... pendant qu'un ouvrier travaillait dans cette galerie (*Il indique l'ouverture*), vous vous êtes approché de cette ouverture... la sentinelle a aperçu la lumière de votre lampe... dont vous aviez fait un signal... (*Saisissant la lampe.*) cela ne vous arrivera plus!

FABIEN, *épouvanté.*

Qu'allez-vous faire?

LE GUICHETIER.

Emporter cette lampe; c'est l'ordre du gouverneur.

FABIEN, *tombant à genoux.*

Oh! non!.. pas maintenant!.. oh! par grâce!.. par pitié!..

LE GUICHETIER.

On ne sait qu'obéir ici...

(*Il éteint la lampe, sort et ferme la porte. La plus complète obscurité règne dans le cachot.*)

SCÈNE VI.

FABIEN, *toujours à genoux.*

Mon Dieu!... mais je ne vois plus!.. et cette lettre!... (*Il va à l'ouverture, puis à la place où était la lampe, et cherche à lire.*) Impossible!.. partout des ténèbres!.. partout la nuit!.. Mais ces tentures funèbres!... ce cercueil!.. cette mort!... Qui donc?... Qui donc?... (*Poussant un cri de désespoir.*) Ah! Pauline est morte!... (*Il tombe évanoui sur la paille.*)

(A ce moment, la canonnade commence, puis un bruit de mousquerie.)

LE GUICHETIER *reparaît en haut de la trappe, tenant la lampe.*

L'attaque commence... mais heureusement la Bastille est imprenable. (*Il remonte tranquillement l'escalier. Le canon ne cesse plus de tirer.*)

SCENE VII.

SAINTE-LUCE, BRIQUET.

BRIQUET, *sortant de la chambre.*

Le canon!... miséricorde!... Monsieur... c'est le canon!...

SAINTE-LUCE, *sortant et allant à la fenêtre.*

Oui, c'est l'artillerie de la forteresse qui tire sur la place Saint-Antoine; mais, ventrebleu!... la place Saint-Antoine répond sur le même ton.

BRIQUET.

Est-il Dieu possible!... (*Cris au-dehors.*)

SAINTE-LUCE.

Oh ! mais... ceci devient grave... écoute... ces cris confus !... cette immense clameur...

BRIQUET, *à la fenêtre.*

Et là-bas... sur le rempart... quelle foule !... Oh ! Monsieur, ce ne sont plus des soldats qui sont aux batteries. . c'est le peuple...

(*Cris au-dehors.*)

Victoire !. . victoire !...

SAINTE-LUCE.

C'est impossible... on ne prend pas la Bastille comme une bicoque.

(*Cris plus rapprochés.*)

Victoire !... victoire !...

(Une dernière décharge de mousqueterie, puis on entend enfoncer les portes à coups de hache; celle qui est au haut de l'escalier est renversée, et des hommes du peuple et quelques gardes françaises descendent précipitamment l'escalier. Plusieurs ont des torches. Toujours criant : Victoire, victoire...)

SAINTE-LUCE, *au bruit, se dirige vers la porte de sa chambre et écoute.*

On vient à nous !..

(On brise la porte à coups de hache et de crosse de fusil... Plusieurs hommes se précipitent dans la chambre de Sainte-Luce; un garde française est à leur tête.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE PEUPLE.

SAINTE-LUCE.

Que vois-je ?...

TOUS.

Liberté ! liberté !

SAINTE-LUCE.

Et depuis quand entre-t-on ainsi à la Bastille ?

LE GARDE FRANÇAISE.

Il n'y a plus de Bastille ! Prise aujourd'hui, demain rasée .. citoyen, vous êtes libre.

SAINTE-LUCE, *étonné.*

Ah ! bah !...

BRIQUET, *vivement.*

Libre .. et moi aussi ? C'est pour ça que le peuple s'est battu.. Vive le peuple !...

LE GARDE.

Citoyen, vous pouvez sortir. Liberté ! liberté !

TOUS.

Liberté !... liberté ! ..

(*Ils sortent de chez le chevalier et restent dans la partie de gauche.*)

SAINTE-LUCE.

Oui, certes... je vais sortir, mais pas dans cet état... Briquet... vite, mon habit, mon chapeau. (*Il ôte sa robe de chambre.*)

BRIQUET *est entré dans la chambre voisine, et revient, apportant le costume du chevalier, qui s'habille.*

Voilà, Monsieur. (*Briquet l'habille.*)

ANDRÉ *est entré, il se trouve parmi la foule, et regarde autour de lui.*

Oui, c'est bien dans cette tour...

LE GARDE, *à André.*

Qui cherches-tu?

ANDRÉ.

Un pauvre prisonnier...

LE GARDE.

Il n'y a plus personne ici... et plus rien au dessous... Remontons... remontons...

TOUS.

Remontons...

ANDRÉ.

Non... attendez... je suis sûr de ne pas me tromper... je suis sûr que sous nos pieds gémit un pauvre homme pour lequel, tout-à l'heure, j'ai risqué ma vie...

LE GARDE.

Vois, toi-même... rien que le sol.

ANDRÉ, *montrant la dalle.*

Oh! cette dalle se soulève peut-être... essayons...

TOUS.

Essayons... (Ils se mettent à faire des pesées, les uns avec des sabres, les autres avec des haches.)

ANDRÉ.

Oui, elle cède... (*La pierre est levée.*) Voyez, maintenant.

LE GARDE.

Et tu dis qu'il y a là un être vivant?...

ANDRÉ.

Il y a là un homme qui a sauvé ma mère!...

(Il s'élance dans l'escalier suivi du garde et de plusieurs autres, dont un porte une torche.)

SAINTE-LUCE *habillé, à Briquet.*

Ah! mes gants, mon chapeau... (*Briquet les lui remet*) mon épée... je n'en ai pas... Je cours à Versailles... (*Il sort.*)

BRIQUET, *le suivant.*

Et moi... au Cours-la-Reine.

(*Ils montent l'escalier, Briquet criant: Vive le peuple! vive le peuple!... Au même instant la porte du cachot est ouverte. André s'y précipite, suivi du garde et des autres... A la clarté de la torche, André va derrière le pilier, et relève Fabien encore évanoui.*)

SCÈNE IX.

ANDRÉ, LE PEUPLE, FABIEN, *d'abord évanoui.*

ANDRÉ, *le soutenant.*

Fabien!... Fabien!.. c'est moi... André..

FABIEN, *le regardant et revenant à lui.*

André... toi.. prisonnier comme moi!...

ANDRÉ.

Comme vous, Fabien!... Mais vous pouvez sortir! entendez-vous?

FABIEN, *avec joie.*

Sortir? moi!.. (*Il se lève va s'élancer au dehors, puis s'arrêtant tout-à-coup et revenant à André avec douleur.*) Malheureux!... mais s'ils m'ont fait libre, c'est que Pauline est morte!... n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Mais non, ce n'est pas elle.

FABIEN, *avec force.*

Elle existe!... et je suis libre..

TOUS.

Oui.. libre...

FABIEN *s'élance sur l'escalier, puis tout-à coup s'arrête, regarde André et les personnes qui l'entourent puis il pousse un éclat de rire qui les épouvante tous; enfin, les forces lui manquant, il tombe à la renverse dans les bras d'André et du garde-française*

FIN DU SIXIÈME ACTE.

ACTE SEPTIÈME.

Une salle gothique du vieux château de Keradeuc, en Bretagne. Au fond, une haute et vaste cheminée. A gauche de la cheminée, une grande fenêtre ouvrant sur un balcon. A droite de la cheminée, une galerie qui se prolonge jusqu'au fond du théâtre; cette galerie est éclairée par des vitraux peints. Au deuxième plan, portes latérales. De chaque côté, entre les portes, sont les portraits de M. et Mme de la Reynerie. Celui de Mme de la Reynerie à droite. A gauche, une petite table ronde, tout ce qu'il faut pour écrire. Tout près est un fauteuil. A droite un lit de repos. Au fond, dans la cheminée, un tabouret.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIQUET, *à la fenêtre*, SAINTE-LUCE, *debout près de la cheminée*, AURÉLIE, PAULINE, *sont assises, et se chauffent.*

SAINTE-LUCE *à Briquet.*

Ne vois-tu rien d'étrange ou de suspect autour du château?

BRIQUET

Non, Monsieur, rien que de la neige et du verglas. (*On voit tomber de la neige.*) Si vous le permettez, je vais fermer cette fenêtre. (*Il la ferme.*) Quel vilain pays que la Bretagne, et quelle affreuse année que l'année 1793!

SAINTE LUCE, *à Briquet.*

Cours prévenir et amène ici le pêcheur qui a promis de me louer sa barque pour aller à Noirmoutier... une fois en mer, de gré ou de force, il nous conduira jusqu'aux côtes d'Angleterre, c'est là seulement que Pauline et ma sœur seront en sûreté... hâte-toi...

BRIQUET.

Je cours, Monsieur, je cours... (*Il sort par la porte de gauche, deuxième plan.*)

SCENE II.

SAINTE-LUCE, AURÉLIE, PAULINE.

AURÉLIE, *se levant et allant à son frère.*

Pourquoi nous faire quitter cette demeure que le dévoûment de nos fermiers a faite inviolable jusqu'à présent?

SAINTE-LUCE.

Le nom de votre mari, vénéré dans ce pays, votre inépuisable

Digitized by Google

bienfaisance, ne sont plus même pour vous une assez sûre égide... On ne vous pardonnerait pas d'avoir donné asile à une victime échappée aux satellites de Carrier... Le geôlier qui a aidé ce matin à l'évasion de notre cousine aura eu peur peut-être, et aura tout avoué... (*Plus bas.*) malgré les précautions que j'avais prises, à notre sortie de Nantes, nous avons été suivis.

AURÉLIE.

Ciel!...

SAINTE-LUCE.

La retraite de Pauline sera connue avant une heure peut-être, et le terrible proconsul voudra ressaisir la proie que je lui ai enlevée...

AURÉLIE, *remontant vers Pauline*

Oh! vous avez raison... il faut partir.

PAULINE, *se levant.*

Mes bons amis... pourquoi vous êtes-vous exposés pour moi?... Que ne me laissez-vous mourir?.. la mort, c'était l'oubli.

AURÉLIE.

Pauline, on peut attendre la mort avec calme et résignation dans le fond d'une cellule, au pied de la sainte croix .. mais mourir sur un échafaud, au milieu des outrages d'un peuple en fureur, mourir de la main du bourreau!... oh! c'est horrible!...

PAULINE.

Ce supplice n'a que la durée d'un moment, et ma vie n'est plus qu'une affreuse torture! Ne le comprends-tu pas, Aurélie toi, qui sais que ma mère expirante a refusé de me voir... toi, qui sais encore que lorsqu'elle me jetait au couvent, elle n'avait pas fait grâce à Fabien, qui a disparu, sans que depuis ce jour fatal nul n'ait pu m'apprendre s'il vivait encore ou s'il avait cessé de souffrir.

SAINTE-LUCE.

Quand ma sœur me confia votre secret, Madame, je mis tout en œuvre pour retrouver ce pauvre Fabien, envers lequel, dans mon ignorance et dans ma jalousie insensée, j'avais été si cruel Toutes mes recherches furent vaines.. La nuit qui précéda votre départ pour le couvent, une voiture avait entraîné Fabien loin de l'hôtel. J'écrivis à Bourbon, personne ne l'y avait revu.

AURÉLIE.

Si ma tante pouvait revivre, en voyant aujourd'hui comme autrefois la mort suspendue sur ta tête, elle appellerait Fabien, qui, cette fois encore, lui conserverait sa fille... Oui, ce mariage tenu secret au prix de tant de douleurs et d'angoisses, ce mariage te sauverai ...

SAINTE-LUCE.

Certes, si Pauline avait entre les mains l'acte qu'avait signé l'abbé Landry... elle n'aurait plus rien à redouter... mais pour retrouver cet acte il faudrait un miracle, et Dieu ne daigne plus en faire...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BRIQUET.

BRIQUET.

Monsieur le chevalier le pêcheur n'était pas dans sa cabane, mais j'ai trouvé là son frère qui était prévenu de tout et qui vient à sa place...

SAINTE-LUCE, *s'adressant à Aurélie.*

Jusqu'à ce que je me sois assuré de la discrétion et de la fidélité de cet homme, il serait imprudent de lui laisser voir notre cousine...

AURÉLIE, *indiquant la porte de droite deuxième plan.*

Nous attendrons là, dans la bibliothèque: viens Pauline...

SAINTE-LUCE, *à Briquet.*

Introduis l'homme que tu as amené. (*Briquet sort.*)

PAULINE *ayant reconnu le portrait de sa mère, pleurant.*

Ma mère!. . ma mère!,.. Ah! pourquoi nous séparer encore?.. c'est au pied de cette image sainte et terrible, c'est là que je voudrais mourir!... (*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

SAINTE-LUCE, BRIQUET, ANDRÉ.

BRIQUET, *faisant passer André devant lui et lui montrant. Sainte-Luce.*

Voilà, Monsieur... *Puis il va au fond, range les fauteuils et sort.*

SAINTE-LUCE *s'assied près de la petite table et prépare des papiers.*

Pourquoi ton frère n'est-il pas venu?

ANDRÉ

Parce qu'il est juré à Nantes et qu'il siége au tribunal... Mais je sais de quoi il s'agit .. depuis que je suis revenu au pays, j'ai r'appris bien vite mon ancien état .. et je vous conduirai à Noirmoutier tout aussi bien que l'aurait fait mon frère...

SAINTE-LUCE *même jeu.*

Tu pourras seul gouverner la barque?

ANDRÉ.

J'aurai avec moi un camarade .. solide...

SAINTE-LUCE, *même jeu.*

Et discret?...

ANDRÉ.

Le pauvre homme ne parle à personne... ne reconnaît personne... Tout son mal est au cerveau.. et au cœur... à ce que dit le médecin... mais les bras sont bons... puis la mer lui fait du bien... Il passe souvent des journées entières sur la barque; il aime à se